

isabelle
blochet

descendre
vers
la mer



3

ISABELLE BLOCHET

DESCENDRE VERS LA MER

www.bourgoisediteur.fr

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

OceanofPDF.com

À ma sœur Sylvie

OceanofPDF.com

— Débarrasse-moi du revolver.

— Oui.

— Tue ton père.

— Oui.

— Tu as tué ton père ?

— Oui.

Il n'a pas dit oui tout de suite. Il a attendu huit jours pour dire : oui.

Hélène Bessette,

Vingt minutes de silence

Éditions Le Nouvel Attila, Othello

TABLE DES MATIÈRES

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

OceanofPDF.com

Je suis laide, laide de mes taches. Elles infestent mon front, mes joues, mon nez, descendent à la lisière de mes lèvres. L'été mon visage en est criblé. Je les frotte avec le gant de crin. J'ai lu l'histoire de Jeff, dans *La Cicatrice* de Bruce Lowery. Il s'endort le soir par une prière, appelant un miracle. Celui de s'éveiller un matin, sa cicatrice disparue, effacée comme par enchantement. Moi aussi je m'endors le soir par une prière. Au matin, je me précipite devant le miroir mais les taches de rousseur sont toujours là. Je suis laide de mes cheveux. Ternes, raides, filasses. Quand je rêve d'une longue chevelure bouclée. Ma mère les fait couper à la garçonne. La promesse était de ne pas les couper, de juste les égaliser. En rentrant de chez le coiffeur, j'en pleurerais de me voir si laide. Dans la salle de bains, je regarde vers mes pieds. Je porte des socquettes blanches dans des Kickers bleu marine. Il n'y a que cette partie de moi qui va bien, que cette partie de moi qui se tient. S'il pouvait en être de même de tout le reste.

Dans notre famille, j'occupe la place de petite dernière. Les limites à la patience du père sont clairement édictées.

Je ne dois pas *répondre*.

Je ne dois pas faire claquer les portes.

Je ne dois pas parler en même temps que la radio ou la musique.

Je ne dois pas rendre mes livres en retard à la bibliothèque.

Je ne dois pas être une ignorante.

Je cours dans le jardin avec mon amie Gabrielle et soudain il m'arrête. Sans élever la voix, il m'explique *À ton âge, tu es capable de raisonnement. Donc je vais te poser la question suivante : quand tu piétines une fleur en courant ainsi, que crois-tu qu'elle gagne à ton geste ? Quand tu abîmes sa tige, que crois-tu qu'elle gagne au seul fait de ta négligence ? Imagines-tu le temps qu'il faut à une plante pour pousser ? Alors qu'une seconde te suffit à la blesser.* Je me garde de répliquer ou de montrer le moindre signe de contradiction. Je présente à mon père un visage lisse, sinon la leçon menace de se prolonger. Et je n'ai qu'une hâte, vite retourner jouer avec Gabrielle.

Les gens du village appellent notre maison *le chalet*. Elle se distingue par son toit plat. Le lambris de bois qui l'entoure, entre le toit et les nombreuses fenêtres, lui donne un style montagnard. Le toit d'un seul pan fait qu'il n'y a pas d'étage. Ma mère rêvait pourtant de chambres mansardées pour ses filles. Mais les colères de son mari ont eu raison de ses projets d'aménagement. Elle s'est rangée à son idée fixe, celle d'amener au cœur de l'Oise un peu du charme des alpages.

Pour voir mes sœurs, je descends au sous-sol. Fanny a onze ans de plus que moi et Véra sept. Leur chambre est orange. Le papier peint, la moquette. Les dessus-de-lit, les chaises de bureau, les coussins sont eux aussi orange, en longs poils synthétiques. Deux larges fenêtres éclairent la pièce. Elles n'ouvrent pas sur le jardin, mais sur un haut muret, au-dessus duquel commence le potager. Il entre peu de lumière dans cette pièce toute en longueur et basse de plafond. En papotant et en faisant leurs devoirs, mes sœurs mettent des chansons que j'aime bien. Sheila, Joe Dassin ou Claude

François. Allongée sur la moquette, près d'elles j'écoute Mike Brant. *C'est ma prière, Qui saura.* Je regarde longuement les pochettes de ses 33 tours. Je le trouve beau. Quelle tristesse de se suicider.

Mon père crie à mon intention *Les portes !* si par mégarde l'une d'elles claque. Les dimanches après-midi, nous obéissons lui et moi aux mêmes rituels. Une fois ma mère partie au travail, une fois mes sœurs envolées vers le Bowling de Creil. Dans la salle à manger qui désormais se vide, il met un premier vinyle. Prêt pour six heures d'écoute continue, il s'allonge sur le canapé.

Il ne le demande pas, mais il attend que je sorte de la pièce. Je ferme la porte derrière moi. Je traverse le couloir, entre dans ma chambre. L'opéra retentit dans la maison. Je plonge dans la lecture, je dessine. Je ne pense pas à jouer. J'ai bien une poupée, mais la fixité de son regard me dérange. Je préfère la reposer.

Avant de s'étendre sur le canapé, mon père m'a dit d'ouvrir le *Télé 7 jours* et de choisir un programme. Du doigt je lui ai montré un feuillet, et son horaire. Sur le réveil de ma chambre, je guette l'heure. À son approche, je me glisse dans la cuisine pour préparer sur une petite assiette la meringue au chocolat qu'il m'a achetée. J'ouvre sans bruit la porte de la salle. J'avance sur le parquet avec les patins. Mon père gît sur le canapé, le corps inerte, le teint pâle, les mains blanches. Je lui murmure que c'est l'heure. Il garde les yeux clos. S'est-il endormi ? Je regarde *L'Île aux trente cercueils*. Une série de morts brutales sème la terreur sur l'île bretonne de Sarek. Elle confirme la prophétie de trente cercueils pour trente victimes dont quatre femmes crucifiées, autour d'une mystérieuse Pierre-Dieu qui donne vie ou mort. Les crucifiées, vêtues de longues robes noires, se confondent dans mon esprit avec des pendues. Je me trompe, car elles n'ont pas de corde au cou, elles sont mortes en croix, le corps agonisant contre des troncs d'arbres. Je ne veux pas que le feuillet se termine. Que faire

ensuite, sinon retourner dans ma chambre. Mais l'épisode a vite passé. Je referme les portes les unes après les autres.

Le temps s'étire. Charles Trenet chante : *Les enfants s'ennuient le dimanche. Le dimanche, les enfants s'ennuient. En knickerbockers ou en robes blanches, le dimanche, les enfants s'ennuient.* Parfois n'y tenant plus, en fin d'après-midi je lui propose de le coiffer. J'ai besoin que sa tête repose sur l'accoudoir opposé à celui qu'il utilise habituellement. Il s'allonge alors dans l'autre sens. Il retire ses lunettes. J'ai préparé mes ustensiles : un peigne, un gant, une bassine. Il me prête sa tête à coiffer, les yeux fermés, continuant à écouter sa musique. Ses cheveux bruns sont clairsemés sur le devant. Avec le gant je commence à les mouiller. Je gratte son cuir chevelu du bout du peigne. Je place ses cheveux à gauche, puis à droite. Il se tait, il se laisse faire. Je finis par lui demander s'il veut bien jouer aux dames avec moi. En silence, nous enchaînons les parties.

Quand ma mère rentre du magasin à vingt heures, rien n'est prêt. J'ai juste passé l'éponge sur la table de la cuisine. Et caché l'amas de vaisselle du midi derrière le rideau sous l'évier. Elle prépare le repas, lave la vaisselle. J'ai envie de parler, parler, parler. Je saute sur mon lit *J'ai pas sommeil, c'est du temps perdu de dormir.* Elle ne voit pas les choses ainsi *J'ai mal à mes jambes, je t'en supplie, couche-toi.*

Le matin il s'approche de la cuisine, elle épluche ses légumes. Il est debout près de la porte, elle se tient assise à la table. Il la cherche, la provoque, la contredit. À partir de sujets anodins, il cite les philosophes Socrate, Platon, Rousseau. Ma mère fait honte à leurs pensées, incapable qu'elle est de les comprendre. *C'est à cause de gens comme toi que*

l'humanité va si mal. Tu te complais dans ta bêtise, dans ta médiocrité. Dans ton ignorance. Cette ignorance chez toi est insupportable. Ton esprit est sclérosé. Tu n'évolues pas. Telle que je t'ai connue à seize ans, telle que tu mourras.

Debout le corps tendu, il contracte la mâchoire, montre les dents. Il bégaye, éructe, postillonne. La main droite martèle les mots. Il esquisse quelques pas hors de la cuisine, pour resurgir aussitôt. Il l'entraîne dans des combats sans fin sur Jean-Jacques Rousseau. Elle ne l'a pas lu, mais elle a entendu qu'il n'avait pas élevé ses enfants malgré ses théories sur l'éducation. *Ton Rousseau, il ne s'est jamais occupé de ses enfants. Il les a placés en pension.* Elle hausse les épaules. *Facile de faire de beaux discours.*

OceanofPDF.com

Sur la mobylette qui l’emmène au magasin, ma mère calcule le chiffre qu’elle doit atteindre pour payer la traite du nouveau bateau. Véra en a dessiné un, couvert de poils, nommé « Le bateau poilu », à côté de mon père disant dans une bulle « Je vais bientôt l’avoir mon bateau ». Elle ajoute dans un encadré « Il rêve ». Au Salon nautique de Paris, plutôt que sur les fameux Jeanneau ou Beneteau, il jette son dévolu sur un Rocca à moteur de cinq mètres quatre-vingts.

Sa coque verte est entourée d’une corde torsadée vert et blanc. Le Rocca est baptisé par mon père *Monplaisir*. Avec sa femme, il réserve l’unique cabine à leurs filles, eux dormiront sur la plateforme à l’arrière. Pour leur premier été, il fabrique une structure en bois formant un toit contre le soleil, le vent ou la pluie. Il utilise les montants afin de créer des rangements astucieux. La vaisselle est maintenue par des supports qui la stabilisent pendant la navigation. Ma mère n’est pas en reste de créativité. Elle coud une cretonne, qui vient orner les côtés de la structure d’une bande de tissu orange. La couture est minutieuse, les découpes nombreuses, car la bande se termine vers le bas en demi-lunes. Dans le même tissu, elle coud un drapeau sur lequel elle brode « Monplaisir ». Au fil des années, elle y ajoutera les blasons des régions où nous naviguerons : la Côte d’Azur, la Corse, l’Espagne, la Camargue et l’Aude, pour le canal du Midi.

Entre la plateforme à l'arrière et la cabine à l'avant, l'espace commun se limite à quatre mètres carrés. Il se réduit quand nous relevons la table. Mes sœurs mangent sur la plateforme, assises les jambes en tailleur. Mon père et moi avons droit aux meilleures places sur les sièges intégrés (mais les mouches me gênent pendant le repas). Ma mère place sa chaise pliante entre la kitchenette et le siège conducteur. L'eau provient de deux jerricanes placés sous l'évier. Le jour, nous accédons au bloc WC en tirant mon matelas et la plaque de bois. Mon père le vide dans la mer avec entrain. *Je nourris les poissons !*

Magnifique sous sa casquette blanc et or, il prend des airs de grand capitaine, sous l'ordre duquel obéit son jeune mousse, Fanny. Il se moque de sa femme, qu'il verrait mieux dans une petite caravane avec de petites fenêtres et de petits rideaux. La défense des grands hommes marque une pause dans son esprit. Mozart et Beethoven attendront la fin des vacances. Pareil pour les peuples opprimés, les victimes de la Shoah et de la famine en Afrique, pareil pour les animaux en souffrance. Au contact de l'eau, son élément, il s'apaise. Sa fine moustache ondule à mesure qu'il sourit et s'enthousiasme. *Il se plaît ici le Monplaisir. Regardez comme il est heureux. Elle lui manquait la mer.*

Le *Monplaisir* glisse avec volupté vers les criques. Au réveil, le contour des pins, des rochers, est d'une parfaite netteté. La transparence de la mer se fait plus éclatante. Les cigales entament leur douce musique de l'été. L'après-midi, la brise se lève, le bateau se balance. La chaleur intense atténue les couleurs. Des voiliers jettent l'ancre pour de luxueux plongeurs, puis repartent. Au gré des heures lentes vient le soir. La crique s'endort avec moi, bercée par le clapotis des vaguelettes.

Mon père fuit les vacanciers. Il les juge trop bruyants, trop vulgaires, trop médiocres. Ou bien trop bourgeois, trop riches, trop snobs. Seuls les pêcheurs trouvent grâce à ses yeux. Il entame la conversation avec eux toujours par les mêmes mots *Ça mord ?* Il choisit des criques isolées, d'un accès difficile. Sa phobie du transistor, encore pire s'il est branché sur Europe 1 – le diable absolu –, le fait décamper vers une autre crique.

Le ravitaillement en eau et en nourriture se fait par notre bateau gonflable. Ma mère n'a pas l'agilité ni la souplesse de son mari. Elle quitte le *Monplaisir* par l'échelle. En équilibre instable, elle pose un pied sur le pneumatique, puis l'autre. Elle s'assoit, son panier en osier à côté d'elle, encombrée par les jerricanes et par nos chaussures. Nous traversons à la nage des bandes d'algues sombres. Les longs cheveux noirs à la surface de l'eau m'attrapent les chevilles, puis tout le corps. En hurlant, je nage de toutes mes forces vers le sable.

Il a déjà atteint la plage au crawl qu'elle s'extirpe avec peine de sa fragile embarcation. Nous récupérons nos chaussures. À chaque début de vacances, elle nous achète une nouvelle paire d'espadrilles. Elle nous laisse le choix de la couleur : rose, kaki, bleu ciel. J'ai la hantise du sable mouillé dans mes espadrilles. Sur la promenade qui longe la mer, je ne veux plus avancer, je resterai là de toute façon, non je ne suivrai pas. À bout de patience, elle s'écrie *Quel sale caractère ! T'es vilaine ! T'es pas belle !*

Levé avant sa famille, à l'heure où la mer étend son velours, mon père fend l'eau. Il part chercher sur la côte le pain frais du petit déjeuner. Je sens son retour au tangage du *Monplaisir* quand il se hisse à l'échelle. Il me rapporte une gourmandise au chocolat que je déguste légèrement fondue, l'après-midi devant ma grille de mots croisés. Je suis la seule qu'il gâte

ainsi. Mes sœurs n'ont jamais rien, et jamais elles ne se montrent envieuses. Je suis sa petite dernière. *Tu ne trouves pas que notre fille est adorable ?*

Tous les deux, nous partons à la nage en direction d'une crique. Sa beauté nous donne l'envie de nous promener. Flânant vers les hauteurs, nous marchons sur un rocher qui forme une avancée dans la Méditerranée. Le bleu de la mer se confond avec le bleu du ciel, nous ne parvenons plus à distinguer les éléments. Le vent léger soulève nos cheveux. À cet instant, le bleu infini nous emplit, pâle, doux, teinté de soleil dans la pureté du matin. La mer esquisse des mouvements imperceptibles. Nous gardons le silence une éternité. Il souhaite m'apprendre à plonger *Place ton corps à l'extrémité du rocher, ne regarde pas le vide, n'aie pas peur. Tiens-toi droite, fixe le Monplaisir au loin. Tends tes bras vers le bateau et plonge comme si tu allais l'atteindre.* Pour me montrer il plonge en premier. Je le regarde s'élancer, gracieux, avant de disparaître dans la mer.

Nous naviguons au large. Il coupe le moteur. Avec mes sœurs nous faisons du *sous l'eau*. Nous sortons les masques et les tubas. Elles m'ont appris à nager, elles m'apprennent maintenant à me servir du masque. À ne pas respirer par le nez, à économiser mon souffle. Je bois souvent la tasse. Je laisse le tuba sur le bord du bateau. Je ne sais pas, comme mon père, plonger profondément et remonter à la surface en soufflant un grand jet d'eau.

Nous prenons notre élan ensemble du haut de la cabine. Fanny plonge les jambes parallèles. Je suis trop impatiente pour chercher à l'imiter. Des heures durant avec Véra, nous sautons le plus loin possible, en remontant vite par l'échelle. Ma mère ne lit pas, ne fait pas la sieste, elle passe son temps à nous regarder, impressionnée que ses enfants nagent si bien. Jamais elle ne s'aventurerait à se baigner en pleine mer. Je ne comprends pas sa

peur, mais je m'y suis habituée. Elle nage seulement à la plage, à quelques mètres du bord. Cent fois lors de nos baignades, elle me demande *J'ai pied ?* Son père, qu'elle aimait tant, et dans la mémoire duquel elle m'élève, est mort noyé à l'âge de trente-six ans. L'été 1945, à la fin de la guerre, par un après-midi où la famille s'était réunie au bord d'une rivière de l'Aube.

Au bout d'une semaine à ce rythme, nous sommes couvertes de coups de soleil, sans compter les affreuses taches de rousseur qui envahissent mon visage. Pas de douche sur le bateau, c'est la mer qui nous lave. La nuit, les brûlures de la peau, recouvertes d'une fine couche de sel, font mauvais ménage avec le nylon du duvet. Nous redoutons de nous y glisser le soir.

Notre cabine forme un V renversé. Nos pieds se rejoignent au fond, sous le hublot. Je dors au milieu, nichée entre Fanny et Véra. J'attends cette proximité des vacances tandis que le reste de l'année un étage nous sépare. On chuchote, on papote, on glousse. Fanny s'endort avant nous, emportée par ses rêves. Véra caresse mon dos pendant cinq minutes, puis c'est mon tour de caresser le sien, et ainsi de suite jusqu'à nous endormir. Au plus fort de nos coups de soleil, l'exercice s'avère périlleux. En deuxième semaine, lorsque nos chairs commencent à peler, nous nous tirons nos lambeaux de peau.

Le matin, Véra s'occupe de moi comme d'une poupée. Dans les niches de la cabine, elle choisit un dos-nu et un short, vérifie l'association des couleurs et me les tend. Pour me coiffer, il faut sortir de la cabine. Elle ne se montre pas découragée par mes cheveux qui restent ternes malgré les vacances. Ma sœur me montre son secret de coiffure : former une torsade bien serrée, la relever en l'enroulant, et l'attacher par une barrette. Sous l'effet du soleil, les petits cheveux autour de son visage ont éclairci. Elle porte toujours ce qui met en valeur son bronzage. Véra est une vraie fille. Je l'aime absolument.

Il écoute en dilettante la météo marine diffusée sur France Inter. Il décroche assez vite, bercé par la voix féminine et la poésie du vocabulaire. Il ne s'inquiète pas davantage de la météo locale. Un soir, il s'étonne de voir les bateaux quitter un à un la crique. En pleine nuit, nous sommes réveillés par le bruit de la coque du *Monplaisir* qui tape contre les rochers. Le vent s'est levé. Mon père saute dans la mer sombre, suivi par Fanny en chemise de nuit. À la force de leurs bras, ils éloignent la coque des rochers. Par ce plongeon nocturne, Fanny devient notre héroïne. Ma mère raconte à l'envi *Comment Fanny a sauté en chemise de nuit dans la mer*.

Elle raconte aussi l'épisode de *Comment papa a failli nous faire périr en mer*. En Espagne, il décide de voguer au large de Rosas. Le bateau s'arrête. Plus de carburant. Pas de problème, il ouvre le bidon de réserve. À sec ! Il a oublié de le remplir. Pas de problème, il sort les fusées de détresse. Elles ne veulent pas se lancer ! Il a oublié de les renouveler. Sous les yeux effarés de sa femme, il regarde au loin. Nous allons périr en mer, desséchés par le soleil de l'Espagne, agonisant sur notre radeau de la méduse. Soudain il aperçoit un bateau à l'horizon. Nous nous mettons tous à agiter les bras et crier à l'aide. Ainsi nous serons secourus. J'associe cet épisode à l'expression de mon père, sourire aux lèvres, *Si Dieu me prête vie*.

Ou encore le fameux *Comment j'ai jeté les escalopes par-dessus bord*. Ma mère met un point d'honneur à cuisiner de bons petits plats malgré le tangage. Elle a même embarqué sa cocotte-minute. Mon père jette l'ancre en face de Marseille, au pied du château d'If. Le matin, visite des anciens cachots. Il m'explique *Regarde comme les cachots sont bas. Imagine le prisonnier passant le reste de sa vie, sous la chaleur, à ne plus pouvoir se tenir debout*.

Ce midi, elle cuisine des escalopes panées. Un bain dans l'œuf, un bain dans la chapelure. Pendant la cuisson, son regard se pose sur la mer. La houle s'est levée. Les vagues se font plus profondes, leurs crêtes plus

mousseuses. Elle s'écrie *Jany, lève l'ancre ! Il faut partir !* Cédant à la panique, elle jette le contenu de la poêle par-dessus bord. Nous regagnons précipitamment le port de Marseille. Le soir elle rit *Quel malheur, elles avaient l'air réussies mes escalopes, elles commençaient à sentir si bon. Ce n'est pourtant pas mon genre de jeter la nourriture !*

Soucieux de faire jeune et sexy, mes parents portent des maillots de bain imprimé léopard. Lui brun à la peau mate, fin et musclé, elle blonde pulpeuse. Ils ne vont pas toujours garder leurs maillots sur eux. Dans les années soixante-dix, fleurissent les plages de naturistes. La réappropriation du corps en guise de lutte contre les valeurs bourgeoises et conservatrices : mon père applaudit. Ma mère suit, tentée par les idées avant-gardistes de son époux.

Une épreuve pour mes sœurs à qui on ne demande pas leur avis. Puberté naissante pour Véra, affirmée pour Fanny. Elles développent des stratégies d'évitement. Ne pas aller se baigner, croiser les bras, croiser les jambes, poser un livre au creux des cuisses. J'évite de regarder. Je connais le corps de ma mère. Autrefois elle faisait sa toilette quotidienne avec moi, près du lavabo mon visage était à hauteur de son sexe. Mais je ne veux pas voir celui de mon père, ni ajouter à l'embarras de mes sœurs.

Un après-midi dénudé, Fanny flotte sur le bateau pneumatique. Il attrape la caméra et commence à la filmer. Fanny crie, il coupe.

Il lui prend l'envie de faire du ski nautique. Toutes les quatre, nous redoutons ce moment : ma mère doit conduire le bateau. Peureuse au volant, elle est une piètre conductrice, plus encore en mer. Mon père lui montre une fois, deux fois, trois fois comment tourner la clé, lever les

manettes et démarrer le moteur. L'incompréhension et la crainte de mal faire diminuent ses maigres réflexes. À défaut du moteur, c'est sa colère à lui qui démarre au quart de tour. Il tempête, piétine, bondit, hurle. *Mais tu ne comprends rien ! Tu es bête ou quoi !* Elle s'applique, répète les gestes. Rien n'y fait. Mes sœurs et moi, nous savons que les skis ne sont pas près de glisser sur l'eau... Véra est restée en retrait, silencieuse, grave. Sa silhouette se détache du bleu profond, statue nimbée de lumière. Elle joint les mains en fixant la mer.

— Arrête de crier ou je me noie, dit-elle à son père.

Il a l'obsession du rinçage de la vaisselle. La méthode employée par sa femme le rend fou. Elle rince le dessus de l'assiette, mais pas le dessous, ou mal. Quand elle les empile, le dessus se retrouve en contact avec la mousse. Pareil pour les bols, les verres. Il la dispute à la vaisselle du matin, du midi et du soir. Le peu d'eau dans les jerricanes n'aide pas. Elle fait le dos rond.

Véra déteste les vacances sur le bateau, à naviguer au gré du père. Elle refuse l'isolement qui est le nôtre, prisonnières en mer, à lui appartenir. Elle refuse l'inconfort, la promiscuité, les corps qui se gênent, se frôlent. Elle se plaint de ne pas pouvoir ranger ses affaires. Elle se plaint d'accoster, de repartir. Elle aspire à rester le temps de lier une amitié, un amour de vacances. Elle s'enfuira l'été de ses quinze ans. En Corse, elle s'échappera vers les soirées du camping de Porto-Vecchio. Elle rentrera la nuit, les rames couchées dans le pneumatique, pour ne pas réveiller le père dans son sommeil.

Les heures préférées de Véra sont celles passées dans les ports de la Côte d'Azur. Malheureusement pour elle, nous ne les fréquentons presque jamais. Trop chers, trop de monde. À la capitainerie, elle apprécie de prendre enfin une bonne douche et de se faire belle. Habillée de blanc, elle

marche pieds nus sur les pontons en bois, flanquée de sa petite sœur. Elle tourne le dos au *Monplaisir*, qui fait doucement sourire à côté des lignes épurées des hors-bord. Elle se laisse subjuguée par les yachts de Saint-Raphaël. Elle y entrevoit des cabines plus vastes que des appartements parisiens. Serveurs et cuisiniers s'affairent, transparents. Dans les salons en teck à ciel ouvert, de jeunes femmes sophistiquées se prélassent sur les banquettes en cuir clair. Des élégantes, cheveux tirés en arrière, lunettes de soleil relevées. Véra se promet de leur ressembler un jour.

La voiture tracte le *Monplaisir* sur l'autoroute. Nous trois à l'arrière, ramollies par les suspensions de la DS. Les sœurs sur les côtés, moi au milieu, comme dans la cabine. Le grignotage de Chamonix me donne des envies de vomir. Habituellement, Suzanne veille à la tranquillité de son mari au volant. Elle tourne la tête vers nous d'un air important *Les enfants surtout vous êtes calmes. Il faut laisser votre père se concentrer. C'est très fatigant de conduire. Qu'on n'ait pas un accident.*

Est-ce la tristesse du retour des vacances ? Cela vient sans prévenir, pour un rien, un mot puis un autre. Elle le contredit, il s'agite sur son siège. Elle tient bon, elle réplique. Il commence à crier. Sa nuque se contracte. Ses muscles se tendent, aux bras, aux épaules. Elle ne veut pas lâcher. Il explose *Tais-toi ou j'ouvre la portière et je te jette dehors !* Il tape le volant. J'y crois, il va ralentir, la sortir de la voiture, claquer les portières et reprendre la route en silence. Laissant ma mère sur le bas-côté.

Elle se tait. Elle sait qu'il ne peut supporter un mot de plus. Elle doit attendre que le corps de son mari se détende, dans la mollesse de cette foutue DS.

De retour au travail, ma mère souffre d'entendre le fils du patron marmonner à son intention *Les requins sont rentrés*. Le Port Royal est un grand magasin de meubles où elle a fait ses débuts de vendeuse après la naissance de Véra. *Je travaille à la commission*, dit-elle de son métier, ou bien *Je travaille à la guelte*. Elle ne touche pas de fixe, en début de mois elle commence de zéro. Dans le classement des vendeurs, elle est la première au chiffre. Elle s'est constitué une clientèle familiale. Les parents devenus grands-parents achètent pour les petits-enfants, ainsi de suite. *Mme Suzanne est disponible ?* Elle les rejoint souriante, impeccable dans son tailleur jupe. *Bonjour messieurs dames, comment allez-vous ?* Elle écoute les réponses en dodelinant de la tête. Quand elle n'est pas appelée au standard, elle s'adresse directement aux clients. *Je peux vous être utile messieurs dames ?* La science consiste à faire le tri, d'un seul regard, entre les acheteurs et les flâneurs, les seconds lui faisant perdre un temps précieux.

Les meubles en merisier de style Louis-Philippe sont les plus vendus, devant le chêne foncé qui commence à lasser. J'aime me promener dans le labyrinthe, variant le parcours. Je peux partir des salons en cuir, monter et descendre vers les cuisines, m'approcher du mobilier asiatique décoré de fleurs et de dragons. Si je me dirige vers le fond du magasin en sous-sol, j'ai peu de chance de trouver ma mère qui évite les petits prix. De là, je

traverse l'espace des chambres pour enfants. Partout la même odeur de bois et de cire, de neuf et de propre. Partout le même soin à recomposer des espaces de vie. *J'ai de la chance, je travaille dans le beau*, estime Suzanne. Des livres reliés décorent les rayonnages des bibliothèques, je suis tentée d'en subtiliser. Je ralentis devant la chambre en laqué blanc dont je rêve. Ma mère projette de m'acheter une chambre, mais pas celle-ci.

Je longe les imposants rouleaux de moquette de toutes les couleurs, les unis, les classiques aux ramages vert et brun, les géométriques sur fond orange. J'ai le choix de remonter à l'accueil ou de poursuivre vers les chambres pop.

Dans ce dédale, la voix forte de Suzanne me guide. *Si on ne me voit pas, on m'entend*, s'amuse-t-elle. Le visage inspiré, elle vante la finition d'une charnière, le coulissement d'un tiroir. Elle caresse les tables, soulève le coin d'un matelas, invite à essayer un fauteuil. Son secret, ne pas laisser aux clients le temps de réfléchir, les étourdir de paroles. Ne pas perdre de temps avec un mari s'il dit vouloir revenir avec sa femme. C'est le plus sûr moyen qu'elle ne soit pas d'accord et fasse perdre la vente. Une fois l'affaire conclue *Si vous voulez bien me suivre messieurs dames*. Elle sort le bon de commande et place le carbone entre les deux feuilles. Elle accorde du temps aux acheteurs, juste ce qu'il faut pour les fidéliser, mais sans prendre le risque de s'éterniser. *Lorsque j'ai des problèmes, j'en parle, les gens aiment bien, ils se sentent mieux lotis que moi. Dans le commerce, il ne faut pas se mettre en valeur. Il vaut mieux inspirer la pitié que l'envie*. À la signature d'une belle vente, elle offre en cadeau le choix d'une lampe ou d'un éléphant en bois.

Au goûter, je descends vers la boulangerie, j'achète un merveilleux au chocolat et des calissons d'Aix à vingt centimes. L'enseigne du Port Royal

domine l'avenue jusqu'au pont de Creil. Je suis impatiente de retrouver le magasin, que je considère comme ma deuxième maison. La porte vitrée s'ouvre à mon pas. M'accueille Coco, le perroquet du patron. Ses plumes rouges et bleues apportent la joie dans le magasin. Il lance *Coco*, l'unique mot qu'il ait appris. Je penche la tête d'un côté, il m'imité, je la penche de l'autre côté, il m'imité à nouveau. Je me tiens à distance de son bec crochu, de ses griffes entourant le bois du promontoire. Je rejoins les vendeurs. Ils rigolent ensemble et sortent des blagues grivoises pour amuser la galerie. *Vous êtes de drôles de cocos vous aussi*, plaisante ma mère.

Les dimanches de forte activité, à l'heure où se vide le magasin et s'éteignent les lumières, le patron invite les commerciaux à boire le champagne dans le bureau de la secrétaire de direction. L'ambiance est à la fête, sans effacer pour autant l'esprit de compétition. Les vendeurs annoncent le montant de leurs ventes les uns après les autres. Suzanne arrive en tête.

J'ai peur de la rentrée, d'avoir à affronter Adèle Verdier, ma copine de classe. La pensée me revient en boucle sans pouvoir lui échapper. Elle a deviné ma fragilité et s'en amuse désormais. Je ne vais pas savoir me défendre. Je ne vais pas savoir répondre à ses provocations. Elle le sent à mon corps fuyant. Je ferai comment quand elle se moquera de moi devant la classe ? Je ferai comment quand elle montera les autres contre moi ? Ils découvriront qui je suis en vrai. Ma peur à elle seule m'impressionne. Facile pour elle avec ses parents qui possèdent l'école.

Adèle a comme moi deux grandes sœurs. Les jours de colère, Mme Verdier leur court après d'une pièce à l'autre de l'appartement. Une colère de gestes, pas de mots. Adèle ne réagit pas, et je fais semblant de ne rien voir.

Adèle se plaît à m'effrayer. Nous jouons dans sa chambre, elle éteint la lumière, se glisse à l'extérieur et m'enferme dans le noir. Elle maintient avec force la porte fermée, tandis que je tire sur la poignée. Lorsque j'arrive à l'entrouvrir, elle repousse ma main et referme la porte, toute à son plaisir. Rentrée chez moi je me tais, l'angoisse je la cache comme une bête honteuse. Nous nous promenons avec mes sœurs devant l'immeuble d'Adèle. Elles se parlent, volubiles et joyeuses. J'aimerais partager leur légèreté, leur insouciance. Je les écoute en me disant, si elles savaient.

À l'entrée de notre salle à manger, contre le meuble à musique, mon père a choisi une reproduction de *Mozart enfant jouant au piano avec son père et sa sœur*, de Carmontelle. Je lis que le tableau date de 1762. Mozart y joue du piano accompagné de son père au violon et de sa sœur au chant. Les personnages sont peints de profil. Le regard me ramène à cette image, et à l'interrogation qu'elle suscite. Pourquoi Mozart n'a-t-il pas de jambes ? Sous le piano, ce sont elles que je devrais voir, et non pas la longue robe de sa sœur. Comment peut-il être aussi élégant dans sa redingote bleue, alors qu'il lui manque les jambes ? Vu de plus près, il est si petit que seuls ses pieds apparaissent, reposant à l'horizontale sur son siège de jeune prodige. Il faudra à Mozart des années de concert avant que ses pieds ne touchent le sol, et à moi des années pour comprendre cette peinture.

Juste à côté, mon père a affiché un texte :

Pourquoi j'aime la musique

Ce merveilleux langage m'est vital. Il me nourrit l'âme. Je ne puis m'en passer car les pulsations de mon corps sont en harmonie avec lui. Le jazz est une musique que je ressens comme une explosion de joie collective où l'univers serait composé d'êtres dansants. Les instruments me transportent dans un monde loin d'ici. Je découvre en la musique classique une morale, une richesse à laquelle toute

personne devrait aspirer. J'y décèle le pathétique, la misère morale, le désespoir de l'Homme vivant son siècle. Mais aussi l'apothéose du cœur généreux. Le plaisir immense de découvrir la beauté. La grandeur de l'esprit, l'amour du prochain. Le sacrifice pour autrui. L'amour-passion, l'amitié des cœurs. Enfin, je me demande si un dieu musicien n'a pas été créé tout spécialement pour moi, pour les grands sensibles. Les instruments, je me les représente tels des corps majestueux, dont chaque son est reçu comme une onde bénéfique qui me fait fuir ma condition d'Homme.

À Véra, sans cesse il demande *T'as fait ton piano ?* Oui j'ai fait mon piano, oui elle a fait son piano. La preuve, le clavier est ouvert, la partition a changé, le fauteuil a bougé. Petite mise en scène autour de l'instrument, comme au théâtre, avant le lever de rideau qui est le retour du père. Et si Véra n'est pas là pour assurer la supercherie, elle peut compter sur l'une de nous. *T'as fait ton piano ?* Refrain quotidien. Il le fait exprès, tous les jours pour l'embêter, il sait qu'elle déteste le piano.

Ta fille, elle prend un mauvais genre.

Ta fille, elle porte des jeans.

Ta fille, elle ne se pousse pas quand je la croise dans l'escalier.

Ta fille, elle ne s'intéresse à rien, sauf aux garçons.

Il s'irrite de l'amour fou de Véra pour sa mère. Petite, à la stupeur générale, elle a déclaré *Si maman meurt, je me coucherai sur sa tombe et me laisserai mourir.*

À table, à la droite du père, elle fait la moue.

— Plisse pas ton front.

— Je plisse pas le front.

— Mange ta soupe.

— J’aime pas la soupe.

Véra ne veut rien de lui. *C’est une poupée qui fait « non, non, non, non ».* Toute la journée elle fait « non, non, non, non ».

La dispute du piano qui laissera des traces profondes dans notre famille débute ainsi :

— T’as fait ton piano ?

— Non.

— Alors tu t’y mets après manger.

— J’aime pas le piano.

— Très bien, tu arrêtes la musique, mais la danse aussi.

— Non j’arrête pas la danse.

— C’est ce qu’on va voir.

Suzanne intervient, secondée par Fanny, à notre grande surprise, elle qui d’habitude ne s’oppose pas à son père. Elles invoquent des raisons simples bien connues de nous tous. Véra ne peut pas cesser la danse, elle aime trop son cours, sa professeure. Ses exercices à la barre, ses pointes, ses habits de gala. Elle part à Creil à vélo même quand il neige. Il ne peut pas la punir de détester le piano, ce n’est pas sa faute. Non vraiment, priver Véra de sa passion serait la pire décision à prendre.

Le père se braque et le ton monte entre les deux camps. Véra en rajoute, elle ne se laisse pas faire ; après tout elle a bien le droit, elle est la première concernée. Face à des adversaires parlant d’une même voix, il est déstabilisé de perdre de son autorité. Il se sent humilié, bafoué. À bout d’arguments, il prend son assiette et se réfugie dans la salle. Toutes les quatre, nous gardons le silence, le temps d’évacuer la décharge d’émotions qui nous a traversées. Le piano cristallise nos tensions quotidiennes, mais

cette fois il provoque une fracture. Nous avons entendu mon père menacer de divorce, de suicide. Sa réaction est démesurée. Fanny ne comprend pas comment la conversation a pu s'envenimer pour si peu. Qu'a-t-elle dit de si grave ? Il est trop tard pour faire machine arrière, cependant elle cherche les mots qu'elle a pu prononcer, dans un tourment de culpabilité qui ne fait que commencer, et la poursuivra des années.

Au moment du coucher, il refuse que ses filles l'embrassent. Fanny en est meurtrie. Il s' imagine qu'elle aussi préfère maman. Elle se dirige vers lui, implorante, espérant le rassurer. Il se trompe, elle l'aime autant que maman bien sûr. Elle dit qu'elle ne comprend pas ce qui leur arrive ce soir, et se met à pleurer devant lui.

Suzanne donne à Fanny l'idée d'écrire une lettre à son père, ce qu'elle s'empresse de faire. Puis elle nous la lit dans la cuisine. Sa lettre est pleine d'amour et de gentillesse, trop selon Véra. Fanny traverse la salle pour la lui apporter, son corps exprimant le regret, mais son père déchire la missive sans la lire.

Le lendemain matin, il ne nous adresse pas la parole, et aucune de nous n'a le courage de lui dire bonjour. Combien de temps la crise durera ? Je ne sais pas. Dans l'après-midi, brusque revirement de sa part, sans que nous sachions pourquoi. Il décrète soudain que Véra a le droit de continuer la danse. Elle poursuivra la musique, cependant il s'engage à ne plus lui dire *Fais ton piano*.

La vie revient à la normale, en apparence seulement. Fanny a peur que son père la rejette à cause de sa défense de Véra. Elle n'est pas près d'oublier la lettre qu'il a déchirée, ni son refus d'explication. Elle pense qu'il va perdre encore de la considération pour elle, la jugeant comme une fille pas intéressante, médiocre.

Moi j'apprends en un soir, grâce à Fanny, qu'il ne faudra jamais que je contredise mon père à l'avenir. Je ne saurais subir le même sort que ma grande sœur. Elle a basculé pour quelques mots anodins dans le camp des ennemies, celui qu'occupent depuis longtemps maman et Véra. Je ne compte pas les y rejoindre. Par prudence, je dois éviter mon père ou le contourner sans l'affronter. Et m'appliquer à rester dans ma bulle de lectures qui lui plaît, et me protège de ses critiques.

Le répit est de courte durée. La mauvaise ambiance règne de nouveau à la maison. Il harcèle de reproches et de remarques blessantes maman et les sœurs. À Fanny en continu des remarques du genre *Instruis-toi, tu n'as pas de maturité...* Elles subissent ses paroles, elles y ont droit tous les jours, telle une vilaine rengaine. Il n'a plus de patience donc il crie pour un rien. Même dans la rue, d'un coup, comme ça, il s'emporte, il ne s'inquiète pas du regard des passants. Ce sont les situations où maman est le plus gênée. Et si nous avons le malheur d'être invités quelque part, au retour dans la voiture, il attaque Fanny : elle lui a fait honte, elle ne s'est pas montrée assez intelligente, pas assez cultivée, à table elle s'est contentée de se taire comme une idiote. Le reste du temps, il se plaint d'être seul dans la vie. Il se prétend malheureux de voir que très peu de gens sont intéressants. Sa colère proviendrait de l'ignorance des autres. J'espère que le quotidien sera plus facile lorsque nous serons à l'école, mais c'est maman qui prendra.

Il ne travaille plus depuis le mois de juin. Selon les sœurs, il pourrait chercher davantage. Elles chuchotent qu'à sa place, elles seraient mal à l'aise de rester à la maison. Que les gens du village commencent à jaser. Souvent on nous demande quel est le métier de notre père. Nous sommes gênées pour répondre. Souhaitons qu'il trouve vite un emploi.

Au ping-pong, je sers d'arbitre entre Fanny et lui. Pendant les parties, elle réussit à lui parler de sa situation.

— Tu ne veux pas avoir un père ouvrier ? Je l'ai pourtant été pendant vingt-cinq ans.

— Oh mais si, je préfère dire qu'il est ouvrier plutôt que chômeur.

— Quoi ! Tu as honte de dire que je suis chômeur ! Tu me déçois beaucoup, tu as la pensée des gens de droite. Tu n'as pas le raisonnement d'une fille qui étudie.

Et encore les réprimandes.

De la cuisine, je suis aux premières loges pour observer les allées et venues de la Mère Valrin. De sa maison à son potager, de son potager à sa remise. En blouse, le dos voûté, le menton en avant, je la vois prendre soin de son jardin tiré au cordeau. Le jour de lessive, elle étend ses larges culottes en coton d'un blanc immaculé. Je m'amuse à les compter, même si je sais d'avance qu'elles sont au nombre de six, la septième étant sur elle. Nos maisons sont situées en début de rue devant le monument aux morts. La sienne date de 1950, la nôtre de 1960. Après mes parents, les voisins ont fait bâtir des maisons confortables sur des terrains en lisière de forêt. Par sa taille modeste, la maison de la Mère Valrin jure dans le quartier. Sur la façade, une affiche commerciale est changée tous les mois.

— Son mari était cheminot, ce sont de petites retraites, commente ma mère. Elle ne doit pas toucher grand-chose, heureusement qu'elle a son jardin et ses affiches.

— La Mère Valrin dit que je suis une capricieuse.

— C'est faux, ne l'écoute pas. De ma vie je n'ai jamais vu une femme aussi méchante. Un jour elle t'apporte du gâteau, le lendemain tu la croises dans la rue, elle ne te connaît même plus. Elle te salue d'un *Bonjour madame* bien froid. Si on y pense, sept enfants et pas un qui vient la voir, à part de temps en temps la maman d'Alice.

Quand elle est bien lunée, la Mère Valrin, surtout si je joue avec sa petite-fille Alice, elle me laisse entrer chez elle. Le poêle à bois diffuse une douce chaleur. Le carrelage jaune pâle monte jusqu'au plafond de la cuisine. Deux fenêtres l'éclairent, l'une donne sur notre maison, l'autre sur l'école et l'immeuble des instituteurs. De ses lèvres mouillées, la Mère Valrin s'adresse à son gros matou, faisant mine de s'en prendre à lui. Elle en a de la chance de vivre seule, tranquille près de son chat, dans son intérieur si douillet et si propre.

*Dansons la capucine
Y a pas de paix chez nous
Y en a chez la voisine
Mais ce n'est pas pour nous.*

*Dansons la capucine
Y a pas de calme chez nous
Y en a chez la voisine
Mais ce n'est pas pour nous.*

*Dansons la capucine
Y a des ennuis chez nous
On rêve chez la voisine
On crie toujours chez nous.*

Tout va bien. Mon père a commencé un travail au Clos de Vie. Il s'y plaît beaucoup. La directrice l'a même nommé responsable pendant un séjour dans les Vosges. Au bout de quinze jours ! Il m'a rapporté une boule à neige avec un paysage de montagne en miniature. J'espère que ce métier lui conviendra jusqu'à la retraite.

À la maison, la bonne entente règne. Il est gentil avec nous. Il peut rentrer parfois du travail et ne dire trop rien. C'est certainement parce qu'il

nous voit moins souvent, donc il a moins d'occasions de s'énervé.

— C'est quoi son métier à ton père ?

— Éducateur pour handicapés mentaux.

J'aime prononcer ces mots compliqués, que je répète devant ma mère pour mieux m'en imprégner. Je les préfère à *chômeur*. J'apprends à ne pas les confondre avec *handicapés moteurs*. Son nouveau métier semble pour lui une évidence. Il promène les adultes handicapés au volant de la fourgonnette du Clos de Vie. Un après-midi d'été, il les emmène jusque chez nous. Il arrive rayonnant. Tout le monde s'installe sur la pelouse devant la maison. La Mère Valrin nous tourne le dos, nous faisant croire qu'elle n'est pas curieuse d'espionner. Le groupe forme comme une ronde autour de mon père et l'appelle par son prénom. L'ambiance est joyeuse. Je ne sais pas comment me comporter. Je dis bien bonjour et j'apporte des boissons sur un plateau.

Il plaisante avec sa nouvelle petite bande. Elle n'a rien à voir avec le mot *gogol*, qu'avec Gabrielle nous utilisons pour désigner les garçons de la classe. *Espèce de gogol. Pauvre gogol. Quel gogol celui-là*. On se regarde : *Un vrai gogol*, et on éclate de rire.

Mais très vite au Clos de Vie, un pou trotte dans la tête de mon père. Il se plaint de sa collègue La Pou, qu'il baptise ainsi pour sa maigreur et sa laideur. Ma mère ne relève pas, fait mine de l'écouter. *Quand on mange à trois avec mon collègue, tout le long du repas ils se parlent entre eux. Ils font comme si je n'existais pas. Elle est tellement bête*. En pensée il écrase entre ses doigts La Pou, qui pourtant renaît dans sa tête.

De son enfance, mon père ne parle jamais. Seulement qu'il croyait distinguer des animaux dans la forme des nuages. Et qu'il rallumait en douce la lumière de sa chambre pour continuer à lire *Sans famille*, malgré l'interdiction de gâcher l'électricité.

J'interroge ma mère :

— Ils sont où ses parents à papa ?

— Ils sont morts.

— De quoi ?

— Sa mère de la tuberculose, à vingt-cinq ans, enterrée dans une fosse commune.

— Et son père ?

— Il s'est suicidé. Il s'est jeté d'un pont de la Seine.

— Il ne savait pas nager ?

— Si au contraire, il était bon nageur et sportif. Il a enroulé une corde autour de sa taille, avec une pierre pour rester au fond de l'eau.

— Pourquoi il s'est suicidé ?

— Il avait perdu sa femme, et il avait peut-être la tuberculose lui aussi. C'est une mort terrible, tu craches du sang et tu ne peux plus respirer.

— Ils habitaient où ?

— Dans une roulotte. Ils venaient des Côtes-d'Armor. Ils ont suivi un frère, lui s'était installé près de Chartres. Ils changeaient tout le temps d'endroit autour de cette ville.

— Il avait quel âge papa quand ils sont morts ?

— Trois ans.

— Et sa sœur ?

— Quelques mois.

— Ils vivaient où ?

— Ton père dans un hôpital à Berck-Plage, pour la tuberculose des os. Il restait allongé, les jambes plâtrées. Et sa petite sœur dans un autre hôpital, près de Paris.

— Longtemps ?

— Cinq ans.

— Et après ?

— Un oncle et une tante les ont recueillis. Ils tenaient un bistrot à Arcueil.

— Pourquoi on ne les voit pas ?

— Jany est fâché avec eux.

— Pourquoi on ne voit pas sa sœur ?

— Il est fâché avec elle aussi.

Je ne compte pas en rester là. Ma mère ne met pas de limite à mes questions. Elles ne lui paraissent ni indiscrètes ni inconvenantes. Mon imaginaire rencontre sa voix et son art de conteuse. Jany devient un personnage de roman, et leur vie à deux l'épopée de notre famille.

Orphelin, mon père vit chez son oncle et sa tante. Ils chérissent leurs fils, et tolèrent leur neveu et leur nièce. Au bistrot, la petite sœur sert de femme de ménage et lui de garçon de café. Dans la cave, il apprend à couper le vin avec de l'eau. Il loge seul dans une chambre en face du bistrot. En cachette de l'oncle et de la tante, il lit dans la nuit. Les cafards montent et descendent le long du mur sans interrompre sa lecture.

Il est jaloux de ses cousins, choyés, aimés, soutenus à l'école par leurs parents. La petite sœur se soumet, lui se révolte. À quinze ans, il se saisit d'une arme et menace de se tuer devant leurs yeux. Il est placé au domicile

de l'oncle d'Illiers-Combray. En mémoire de leur jeune frère suicidé, les deux oncles prennent en charge l'adolescent rebelle. Ils se le renvoient de la gare Montparnasse à la gare de Chartres.

Quand il a seize ans, la famille l'émancipe – en d'autres termes elle le met dehors. Il se fait embaucher en usine à Arcueil et loue une chambre d'hôtel à Malakoff de 1947 à 1952. Il prend une photo de ce qu'il possède : trois livres, une radio, un tourne-disque, une statuette, un réveil, une tour Eiffel et un cadre représentant une fleur. Objets posés sur une table recouverte d'une nappe blanche. Un brin de lavande dépasse d'un livre. Sa petite sœur n'a plus le droit de le voir, sous peine d'être mise à la porte elle aussi. Ils se rencontrent sur le marché, inquiets à l'idée d'être surpris par des clients mal intentionnés. Le temps et la peur distendent leurs liens.

Il apprend le métier de soudeur. Il se laisse photographier près de ses collègues, les mains sur les rails de métal. À dix-neuf ans, il rencontre Suzanne au bal de la mairie du XIV^e arrondissement. Il la distingue à ses dents légèrement en avant. Elle est accompagnée de sa mère et de sa sœur. Il l'invite à danser. Dès les premiers instants, il lui raconte tout de sa vie. Pour la première fois, il se livre à une inconnue. Ma mère observe son visage fin criblé de boutons, la maigreur de son corps dans ses habits trop grands. Elle accepte de le revoir.

Il achète un tandem. Ils pédalent sur les routes de campagne. Pour la fête du 1^{er} Mai, ils partent en forêt de Rambouillet cueillir du muguet. Mais lui traverse des périodes de découragement. Dans les hautes herbes, il la surprend en annonçant qu'il n'est pas assez bien pour elle, qu'ils feraient mieux de se quitter. Il partirait travailler dans le Sud, de là il embarquerait sur un bateau pour faire le tour du monde, qui sait. Ma mère le retient. *Nous avons appris à nous aimer*. Ils se marient en 1952. Il a vingt-deux ans, elle dix-neuf.

En mal de logement, ils occupent une chambre dans l'appartement de ma grand-mère à Montrouge, avenue de la République. Il fixe des barres de

traction dans leur pièce, et s'entraîne à la musculation au parc de Montrouge avec des copains. Son admiration pour Sidney Bechet le décide à acheter une clarinette. Il se lance seul dans l'apprentissage de l'instrument. Les samedis à l'usine, le contremaître fait le tour des ouvriers pour savoir qui est prêt à travailler l'après-midi en heures supplémentaires. Chaque fois il se désigne comme volontaire. Il travaille six jours sur sept, ne boit pas et ne fume pas. L'intégralité de son salaire est remise à sa femme. Après sa formation chez Pigier, elle est entrée à seize ans aux Exploitations électriques et industrielles rue de l'Université à Paris, en qualité de sténodactylo. Son rêve de devenir institutrice est enterré. Lui change six fois de place, quittant un patron pour en trouver un autre le jour même. Il achète une moto. Aux premières vacances, ils choisissent de visiter le lac du Bourget, les gorges du Verdon, la Côte d'Azur.

En 1956, ils quittent la banlieue de Montrouge. Commence une vie nomade dans le Nord, le Pas-de-Calais, la Normandie, où il est engagé sur les chantiers en tant que métallo. Leurs biens tiennent dans une valise. Ils louent à Abscon, à Cambrai, à Lillebonne, site de construction du pont de Tancarville. Elle ne travaille plus, ne s'en plaint pas, mais dans la journée elle se languit de son mari. Dans la soirée, elle pleure de le voir s'endormir, épuisé, sans la toucher. Elle découvre la gentillesse des Chtimis. Elle est émue qu'ils lui laissent la place dans le bus, donnant la priorité à la femme enceinte.

Elle tient les cordons de la bourse. Un sou est un sou. Un petit reste de dîner est placé entre l'assiette et le bol. Elle calcule les repas au plus juste. Les omelettes aux pommes de terre reviennent le moins cher. Car le jeune couple partage un vaste projet : construire lui-même sa maison.

Fanny naît en 1958. Il découvre le bonheur d'être père. Il achète une voiture, une Aronde noire. Elle les promène tous les trois sur les chemins du nord de la France. Puis son entreprise l'envoie au Sénégal, durant plusieurs mois, sur un chantier de construction en charpente métallique. Dans l'album

de famille, il écrit *Mon grand voyage au Sénégal*. Une centaine de photographies en noir et blanc le montrent épanoui, participant activement à la vie du village.

Après le Sénégal, son entreprise l'envoie en Picardie, à Creil. Le dimanche, ils sillonnent les environs à la recherche d'un terrain à bâtir. Ils sont attirés par un village sur les bords de l'Oise. Ils hésitent entre un terrain près d'un lavoir et un autre en lisière de forêt. Ce dernier sera leur choix. Il entreprend la construction de la maison de ses mains, mettant à profit ce qu'il a appris sur les chantiers : fondation, charpente, toiture. Sous les arbres de la forêt, en attendant ils vivent dans une caravane. *Elle nous abrita pendant les mois de construction. Il faisait froid mais élevés à la dure et pleins d'enthousiasme, nous étions bien*, écrit-il dans l'album de photos. Fanny s'assoit près de son père tandis qu'il monte les parpaings. *La volonté ne devait pas faire défaut, mais j'en ai reçu et je l'ai utilisée.*

Il a rêvé d'une architecture lumineuse, sans ouverture au nord, uniquement à l'est, au sud et à l'ouest. Les moqueries des voisins sur le nombre trop élevé de fenêtres lui importent peu. La lumière traverse la maison tout au long de la journée. Le matin le soleil vivifie les chambres et la salle de bains, le midi il réchauffe la cuisine, le soir il enflamme la salle à manger.

Ils emménagent le sous-sol avant d'intégrer le rez-de-chaussée à la naissance de Véra, en 1962. Pour ses filles il veut le meilleur. Il sème une pelouse devant la maison, en prévision des parties de ping-pong qu'il jouera avec elles. Il construit un portique haut et large sur un grand espace de sable. Le portique comprend une corde, des anneaux, un trapèze et une balançoire de son invention : ses enfants se tiendront debout à une barre, chacune poussant de son côté. À l'entrée du verger, il place une arche réalisée par ses soins en ferronnerie. Il plante une haie d'arbres fruitiers en espalier, tout en suivant des cours de taille. Au printemps, les fleurs blanches des pommiers et des poiriers s'épanouiront autour du cerisier. Il

crée une balancelle d'où les jours de beau temps, les femmes de sa vie n'auront qu'à tendre la main pour croquer une pomme. Il bêche la terre du jardin potager. Il forme une allée de groseilliers, de cassissiers et de rhubarbe. Il protège les semis et les plantes aromatiques par des bordures en bois. Il s'amuse à monter un poulailler en modèle réduit de la maison. Les mêmes murs blancs, le même toit d'un seul pan, les mêmes fenêtres avec leur balconnière de géraniums. Pour finir, il fabrique en métal une enseigne en forme de coq.

Il entre chez Usinor en 1964 pour en sortir en 1965, année où il occupe trois emplois différents. Ma mère entre aux Meubles du Port Royal. Pour sa vie sociale il était temps. *Le voisinage de la Mère Valrin me pesait, déjà à l'époque elle n'était pas commode. Je la voyais traverser la rue, toute pressée d'aller dire du mal de moi à la voisine. Un soir, en me voyant rentrer tard et garer ma mobylette, elle me lance « Vous y coucherez chez votre patron ! ».*

Il prend des cours du soir et se prépare à l'examen de dessinateur industriel. Il échoue de peu. Deux ans plus tard, la mort lui donne sa chance. Il quitte définitivement le statut d'ouvrier, pour celui de représentant de commerce en pierres tombales, aux Marbreries Firon Coulon. Il évolue vers le métier de VRP multicarte lorsque naît sa troisième fille. Il a trente-neuf ans.

De ce parcours, ma mère me confie le malheur : je ne suis pas un garçon. *Jamais je ne t'aurais mise au monde si j'avais su que tu serais une fille. Je ne me serais pas remise dans les couches à trente-six ans. J'étais âgée, avec un travail difficile, debout la plupart du temps. Je désirais tellement un garçon. Encore maintenant, je rêve la nuit que je le serre dans mes bras. Quand je suis entrée à la maternité, Jany a été gentil. Il me souhaitait un fils, je le méritais.*

La sage-femme m'a annoncé « Vous avez une fille. » Ce que j'ai pu pleurer... À ta naissance, mes collègues n'osaient même pas venir me voir, elles n'osaient pas me téléphoner non plus. C'était dur les premiers mois avec toi. Maintenant quand je te vois grande, avec tes larges épaules, je me dis quel beau garçon tu ferais.

OceanofPDF.com

Maman ne me touche pas. Elle me parle, me soigne et me nourrit. Après le repas, dans la cuisine où elle papotait avec mes sœurs, petite je venais contre elle. Elle chantait en me faisant sauter sur ses genoux. Soir après soir, les sœurs se plaignaient de moi *Arrête de parler comme un bébé*. Je m'en fichais, je continuais.

Elle me coupe les ongles avec les ciseaux.

— Coupe pas au ras, tu me fais mal !

— Arrête de bouger !

Elle s'obstine à nettoyer avec le doigt les saletés sur mon visage. Je suis écœurée par l'odeur de sa salive.

Mais le mercredi, je colle à ses jupes, elle est le soleil autour duquel gravitent mon lit, mon bureau et mon jeu de bibliothécaire. Ne pas m'éloigner d'elle. Depuis la veille, je lui fais promettre de ne pas aller travailler. Parfois sur la route de Creil, elle m'emmène en courses, mais au dernier moment elle tourne vers le parking du Port Royal. Je ne peux pas croire qu'elle m'ait une nouvelle fois menti. Ne pas la laisser sortir, la retenir à la maison. En l'enlaçant, je sens la douceur de son pull couleur crème. Je réclame qu'elle le porte les mercredis, celui-ci et pas un autre.

Elle me fait des couettes relevées de rubans.

— Tu ne trouves pas que je suis plus coquine avec des couettes ?

— Oh oui, beaucoup plus coquine !

Le samedi midi après l'école, je la retrouve assise sous un casque à mise en plis, comme chez le coiffeur. La tête chauffée par la coque en plastique, la boîte à bigoudis à portée de main. Elle se lime les ongles et pose son vernis afin de ne pas perdre de temps. Les sœurs la remplacent en cuisine. Elle boit à la hâte son petit café après le repas. Je la suis dans la salle de bains.

J'assiste à la préparation de Suzanne pour le Port Royal. Elle retire les bigoudis, dont les pinces la piquaient depuis un bon moment. Ils ont formé des boucles blondes sur ses cheveux naturellement raides. Elle glisse la main dans ses collants et vérifie leur état. Elle en porte même aux beaux jours pour cacher ses varices. Elle enfle une gaine couleur chair, assortie à son soutien-gorge, regrettant d'avoir toujours un peu de ventre. Elle coiffe ses cheveux et prend soin de ne pas aplatir les précieuses boucles. La laque Elève, en long tube doré, forme un nuage synthétique autour de sa tête. Il me pique le nez et les yeux, je prends soin de m'en écarter. Elle se maquille – poudre de riz, fard à paupières, mascara, rouge à lèvres. Elle s'habille de son tailleur jupe, se parfume d'eau de Cologne. Un dernier ajustement devant le miroir, elle est fin prête. *Encore une belle journée à donner au patron*, dit-elle.

Je regarde ma mère partir à petits pas énergiques sur ses hauts talons. Je m'ennuie déjà d'elle, alors je guette l'arrivée de Jeanne.

Jeanne habite à Creil, sur la route menant au plateau. Elle possède un bois derrière chez nous et vient souvent l'entretenir. Elle arrive dans une Renault 4L blanche, qu'elle gare devant notre maison. Elle ouvre grand le coffre, en surgissent trois chiens. Le père, un vieil acariâtre aux longues moustaches grises et au poil rêche. La mère, une petite chienne impassible. Leur fils, un jeune chien à longs poils, joyeux et bondissant. Jeanne claque

son coffre. *Salut, Tiote !* De son accent picard, elle gronde le vieux, il n'a pas à me grogner. Elle gronde le jeune, il n'a pas à sauter après moi. Nous remontons le chemin le long de la maison, encombrées de ses paniers, les chiens en tête.

Il reste à Jeanne quelques dents. Ses cheveux blancs lui descendent jusqu'au bas du dos. Elle porte des collants épais sous ses jupes et des chaussures basses à lacets.

Le portail de Jeanne tient par de larges planches. Des pancartes rafistolées préviennent les visiteurs : « Propriété privée », « Défense d'entrer », et la plus excitante de toutes « Attention pièges ». Je me demande où elle a bien pu placer ses fameux pièges. Je suis les pas de Jeanne pour ne pas risquer de chuter dans l'un des trous qu'elle a dû creuser avant de les camoufler par un tapis de feuilles. L'ascension jusqu'à sa cabane est rude. Mon amie grimpe vite malgré son âge, tandis que je monte à petits pas réguliers et m'arrête à chaque virage pour reposer mes jambes.

Jeanne prend soin de sa parcelle de forêt. Elle n'y vient pas pour se reposer. Robuste et vive, elle coupe, taille, élague sans relâche. Elle rassemble les branches en un tas pour les brûler. J'aime entendre le crépitement et sentir l'odeur qui s'en dégage. Elle prépare son bois pour l'hiver et le range sous un abri.

Sa cabane est construite en haut de la côte. Sur la terre battue, il y a une vieille table, des bancs, et un fauteuil près d'un poêle à bois. Elle paraît sombre quand on y entre, comparée à la luminosité du dehors. Jeanne se désole. En son absence, les jeunes ont une nouvelle fois abîmé son terrain. Le grillage est un peu plus incliné, le portail un peu plus branlant. Elle va devoir encore les réparer. Ils ont allumé un feu de camp et lui ont laissé des bouteilles vides. Elle mène une petite guerre contre les gars du village qui entrent dans son bois. Eux s'enhardissent en inventant une Maison de la Sorcière, haut lieu de sortilèges.

Pourtant, Jeanne était autrefois l'amie des enfants de la forêt d'Halatte. Elle accueillait la petite bande formée par Fanny et ses camarades d'aventure, Alain et Claudine. Elle les aidait à monter des cabanes à leur taille, elle qui avait construit la sienne sans l'aide de personne. Elle leur fournissait des outils, des planches et des clous. Elle leur organisait également des ateliers de pyrogravure. Pour cela, elle coupait des ronds de bois dont l'écorce formait un cadre naturel. Les enfants faisaient rougir une tige de fer au feu de bois. Assis autour de la souche d'un arbre, ils dessinaient un oiseau, une fleur, un bateau, tout en parlant avec elle. Jeanne conserve précieusement les vestiges de leur amitié. Sur l'étagère de la cabane sont exposées les pyrogravures des enfants. Je me demande lesquelles Fanny a pu dessiner. J'imagine leurs après-midi de créativité intense. Au fond de moi je les envie d'avoir joué ensemble, alors qu'à présent ils ont grandi, et que je suis seule avec Jeanne.

Je me risque à lui demander :

— Tu ne t'es pas mariée ?

— Non, mon fiancé est mort à la guerre, je ne l'ai pas remplacé. Il vaut mieux vivre seule que mal accompagnée. Je me débrouille très bien comme ça.

— Ta famille était d'accord ?

— Je ne lui ai pas demandé son avis.

Dans la cabane, une caisse de livres est posée par terre. Je me baisse pour en choisir un. Sur la couverture, une jeune fille lève les yeux au ciel, les mains jointes.

— C'est qui, Bernadette Soubirous ?

— Une sainte. La Vierge lui est apparue dans une grotte à Lourdes.

J'ai de la peine pour Jeanne. Comment peut-elle croire en ces bêtises. Selon mon père, la religion est faite pour les imbéciles. Il m'interdit le signe

de croix à l'entrée d'une église. L'armée pareil, pour les imbéciles. Ni dieu ni maître. Je ne la contredis pas, la pauvre, mais je n'en pense pas moins.

Malgré sa naïveté, et notre solitude, je me sens bien en compagnie de Jeanne. Je ne la considère pas comme une Sorcière, mais comme une Reine en son Royaume, ayant pour tous sujets ses chiens étendus à ses pieds. Elle est une Reine bienveillante, qui ne prête pas attention à mon physique. Les critères de beauté lui échappent complètement. Elle m'accepte telle que je suis, même moche. Elle n'exige pas de moi que je prononce des mots intelligents ou gentils. Jeanne leur préfère les mots libres, de ceux qui glissent entre les lèvres quand il leur plaît. Le corps est libre lui aussi. Je bouge dans la nature autant que je le désire. Je grimpe aux arbres, me suspends aux lianes, dévale la pente. J'escalade le muret en pierres, porte des bûches de bois, me cache sous les fougères. Je marche, cours, saute, tombe, me relève. Je m'érafle et m'égratigne. J'en oublie les livres posés sur le chevet de ma chambre. Ils attendront le soir, que mon corps se soit vidé de son énergie.

Un beau jour, un chiot noir aux pattes fauves, à la tache blanche au collier, bondit de la 4L de Jeanne. Elle dit ces mots merveilleux *Je cherche à le donner*. Je retourne chez moi le cœur plein d'espoir. La maison me semble plus belle, le jardin plus vaste, maintenant qu'ils vont accueillir mon chiot. Il dormira au pied de mon lit et veillera à mon sommeil depuis son couffin. Mon père m'arrête *Pas de ça chez nous*. Furieuse, je tourne les talons. Je me saisis d'un bout de papier sur lequel je griffonne des lignes rageuses. Je me redresse et traverse ma chambre d'un pas décidé. Je lui tends mon dessin. Il déplie la feuille. La tristesse se lit sur son visage. Sans un mot, il retourne à son canapé, faisant glisser les patins sur le parquet. Le

lendemain matin, malheureux de ma bouderie organisée, il demande *Il est comment, ton petit chien ?*

Je l'appelle Bobi, du nom du chien de Daniel et Valérie dans mon livre de lecture de CP. Je l'adore avec ses courtes pattes, son poil ras, ses oreilles douces. Mais lui regarde ailleurs, vers mon père, en qui il reconnaît dès les premiers jours son unique maître. Je rêve pourtant de devenir sa petite maîtresse, que nous devenions aussi inséparables que Lassie et Timmy. Je passe un mois sur le *Monplaisir* à me morfondre à cause de son absence, rayant les jours qui me séparent de lui. Je m'inquiète de le savoir enfermé au sous-sol, avec pour seule compagnie – et ce n'est pas un cadeau – la Mère Valrin qui le sort deux fois la journée. J'imagine l'instant où nous nous retrouverons après une longue séparation. Aux fêtes du 15 août, les vacances sont heureusement à moitié terminées. Tandis que nous jouons au rami pour tuer le temps, ma mère sourit de mon impatience. Le jour de nos retrouvailles arrive enfin. Je me précipite vers la porte du garage. Bobi grogne à ma vue et file droit vers son maître en battant la queue. C'est injuste de me voler mon chien, cruel de les voir si bien s'entendre. Ensemble ils partent en forêt ramasser du terreau pour les arbres fruitiers, Bobi tout fier dans la brouette, les oreilles au vent. Ensemble ils regardent *Titi et Grosminet*, leur dessin animé favori. Ensemble ils s'amusent du sketch de Laurel et Hardy, celui où Laurel esquive les coups de planche donnés au hasard par Hardy. Ensemble ils vont chercher le pain, mon père affublé de sa casquette à carreaux en feutre épais, des cercles en plastique au bas de son pantalon. Son cher Bobi en laisse tire le vélo.

Mais depuis quelque temps, mon père rentre contrarié de leur course à la boulangerie. Le pain d'un kilo ne fait pas un kilo. Il le pèse et en note quotidiennement le poids. Avec constance, le pain que nous coupons en

larges tartines, délicieux à griller le matin ou cuit au four avec une pomme dessus, est plus proche des huit cents grammes. Une fois les preuves accumulées, il grimpe sur son vélo, escorté par Bobi. Il présente à la boulangère la fiche de prise de poids. Les clients patientent dans la file, un peu au spectacle. *Madame, vous constaterez comme moi que votre pain d'un kilo ne fait pas le poids. Vous voudrez bien à l'avenir tenir vos promesses.* Assez content de lui, il souffle à Bobi *Les commerçants sont tous des voleurs.*

OceanofPDF.com

Il revient de la forêt avec Bobi, il entre joyeux dans la cuisine. Son sourire marque des traits profonds sur ses joues. Il plisse ses yeux pétillants. Je m'approche. Il ouvre grand les bras, je me blottis contre lui. Son pull en laine sent bon la nature. Je m'emplis de l'odeur de la terre, des arbres, de la fraîcheur mêlée à l'humidité. Je passe mes bras autour de sa taille. Nous nous enlaçons tous les deux. Il se penche doucement *Ma petite poulette*.

Comme lui je marche en forêt. Derrière la maison, j'emprunte le sentier longeant le bois de Jeanne. Ombre des arbres, lumière des blés, contrastes. J'aime le soir porter les traces de mes escapades, comme la crasse entre mes orteils, que je roule en fins boudins noirs. J'inspecte mes éraflures. Je chatouille le contour des croûtes épaisses de mes genoux. En les soulevant légèrement, je vois que la peau du dessous n'est pas cicatrisée. Rouge et humide, elle colle à la croûte. Il faut attendre le jour où celle-ci partira presque d'elle-même, laissant apparaître une peau fine, douce, à peine rosée.

Par chance, personne ne s'aperçoit de ma saleté gagnée en forêt. Un jour, Fanny me stupéfie en déclarant se laver tous les jours. Moi j'utilise peu les deux gants de toilette. Le gant de droite sert pour nous cinq à nettoyer les parties propres : visage, cou, bras, torse, jambes. Le jour suivant, le gant de droite remplace le gant de gauche, et sert à laver les autres parties : sexe, pieds. Oui, le plaisir est de vivre cette saleté comme un secret bien caché.

La cuisine est chaude, le reste de la maison frisquet. Fanny et Véra sont assises sur la table en formica aux pieds chromés. Elles racontent leurs histoires de garçons devant notre mère qui s'en régale. Elle est si captivée que le lait de la ferme s'échappe de la casserole où elle le fait bouillir. *Ah ! j'ai encore fait déborder le lait !* Elle me verse un bol de lait chaud. Je souffle sur la surface pour former une légère peau. Les sœurs rigolent en balançant leurs jambes. Le Bambi veille, petit objet fétiche qui trône au-dessus de l'évier. Avec sa fourrure jaune surmontée de marron, ses oreilles vives, il nous sourit, partageant notre joie. Véra est la plus hardie, elle va le plus loin dans les détails sur les garçons. Elle se moque d'eux, de leur facilité à tomber dans ses filets.

J'occupe ma place de petite dernière, celle qui observe et écoute en silence. D'ailleurs, seules comptent les espiègleries de Véra encouragées par nos rires. Véra est si drôle, ses dragues si osées, et les garçons si stupides !

Pendant ce temps, *Petit père la noisette*, comme l'appelle Fanny, regarde la télévision dans la salle à manger. Le tissu de velours vert caca d'oie protégeant le fauteuil a encore glissé. Mais il s'en moque. Il se sent bien devant son western. Il détend ses jambes sur la chaise en cuir. Je le rejoins et m'allonge sur lui, inquiète jusqu'à l'obsession que mon dos puisse l'empêcher de respirer. Tous les deux, nous regardons le film, ses mains posées sur mes bras.

La séance terminée, allez tout le monde se couche. Nous embrassons nos parents en leur souhaitant bonne nuit. Je ne peux m'endormir tant que mon père est debout. Ma mère aime lui rappeler *Ta fille ne peut dormir si tu n'es pas couché*. Il obtempère. Et Fanny d'écrire dans son journal intime « À présent que je suis amoureuse, je comprends Maman qui ne peut s'endormir si elle ne sent pas Papa contre elle. » Nous nous endormons tous les cinq le cœur en paix.

Un mur sépare ma chambre de celle des parents. Je le réveille *Papa*. Il se lève. Je vais aux toilettes, puis lui. Je bois un verre d'eau fraîche, puis lui. Nous nous recouchons sans un mot.

OceanofPDF.com

Un hiver, il tombe au village tellement de neige que nous pouvons jouer pendant des semaines à la luge. Derrière la maison, le coteau devient une piste de glissade. Gabrielle et moi passons nos journées à dévaler la pente, petites Heidi de Picardie. Cela nous change du jeu des lianes dans les arbres, quand nous nous élançons à plusieurs mètres au-dessus des tapis de feuilles. La luge est en bois, solide, et nous porte toutes les deux. Gabrielle à l'arrière, moi à l'avant, les mains bien accrochées aux lanières. Dans le bas de la pente, il y a un poteau électrique. Un jour ma tête cogne dedans, mais rien n'arrête le plaisir de glisser encore et encore.

Il vient à mon père l'idée de remorquer ma luge à la boule d'attelage de la voiture. Il attache avec vigueur la luge à la DS, et nous voilà partis. Mains au volant, luge bien accrochée, il remonte fièrement notre rue avant de suivre un parcours qui m'enchante.

La quarantaine passée, il n'est jamais monté sur des skis. Qu'à cela ne tienne ! Il embarque sa petite famille pour les premières vacances à la neige. À l'arrivée au chalet, les sœurs n'ont pas le temps de se poser. Elles doivent se dépêcher de suivre leur père. Il marche à grands pas, soulevé par un enthousiasme difficile à contenir. Il brandit son bâton en direction des sommets *Les filles, regardez ! C'est là que nous partons skier !* Les trois pompons s'agitent à l'extrémité de leur bonnet. Ils s'engouffrent dans la

télécabine, encombrés de leur matériel flambant neuf. Elle les dépose au début d'une piste noire verglacée.

Un skieur entend mon père donner des indications de base à sa petite troupe. Inquiet, il s'approche et voit se confirmer son intuition : aucun ne sait skier. Il explique qu'il est trop dangereux de commencer par une piste noire, surtout pour de jeunes novices. Il leur faut débiter par des cours de ski sur des pistes vertes. Il recommande de descendre à la station par la télécabine. Au grand soulagement de mes sœurs, mon père écoute son conseil.

Il s'amuse à dévaler les pistes à pic. Dans sa combinaison rouge, il est reconnaissable à ses chutes spectaculaires, skis et bâtons projetés en tous sens. Il se relève le sourire aux lèvres, avant de s'élancer de plus belle. Véra le suit de près, tandis que Fanny adopte un slalom sage et prudent. Un jour, il atterrit au bas de la station, droit dans un tas de fumier. Ma mère éclate de rire.

Nous partons deux semaines aux vacances de Pâques dans un village des Alpes du Sud, à Orcières Merlette. À cette période, il y a moins de neige mais plus de soleil. Le scintillement de la neige a opéré sur nous une transformation inattendue. Notre réveil est terrifiant. Nous voilà bouffies, seul mon père y échappe. Nos lèvres, nos joues et nos paupières ont doublé de volume. Des monstres. Nous cachons nos boursouflures sous des couches de crème et des lunettes de soleil au verre opaque argenté.

Dans l'album de famille aux lourdes pages noires, et qu'il complète avec soin, mon père commente une photo de nos vacances en montagne. « Comment ne pas regretter ce bonheur ? Ce rêve que tous devraient avoir vécu. La découverte du Splendide et j'étais fou de cela. »

Avant d'aller me coucher, je jette mon pyjama au sol et m'élance nue d'un bout à l'autre du couloir. Je virevolte de la cuisine à la salle, imitant les pas de danse de Véra. Mes parents se sont habitués à mon quart d'heure de folie et s'en amusent *Oh oui, tu es maligne !* Mais un soir, tandis qu'ils se sont assis dans le salon comme à l'Opéra, ma mère fait une drôle de tête *Tiens, Nénette elle a une boule à sa lune.* Dès le lendemain, je suis expédiée chez le médecin de famille. Le verdict tombe : je dois être opérée d'une hernie inguinale à la clinique de Senlis.

Par manque de place, je n'ai pas le droit à l'étage des enfants mais à celui des adultes. Je partage une chambre avec une vieille. Elle soliloque sous ses draps, je ne peux m'endormir. J'ai la hantise qu'elle ne s'approche de mon lit, et ne frôle mes joues de ses mains aux veines saillantes. Elle fait surgir en moi une vision digne de *L'Île aux trente cercueils* que j'ai regardé récemment : sur le mur blanc de l'hôpital, une femme pendue oscille au bout d'une corde. Tête baissée, elle n'a pas de visage. Ses longs cheveux bruns se mêlent au drapé noir de sa robe. Ses pieds nus se balancent lentement dans le vide.

Je réclame ma mère, pourquoi ne vient-elle pas ? Seule Véra me rend visite. Héroïque, elle a traversé à vélo la base aérienne de Creil et pédalé sur la grande route de Senlis. Je suis soulagée de la voir, prête à m'enfuir avec elle sur le porte-bagage de son vélo, comme l'été quand nous allons à la

piscine. Elle sourit à mon idée. Véra partie, je me sens abandonnée. Plus personne ne viendra me chercher, plus personne ne voudra de moi. Ma famille s'est délestée d'un poids.

Le temps n'en finit pas. Au dixième jour, je décide de disparaître. Je sors sans bruit de la chambre nauséabonde. En chemise de nuit, je me faufile dans les couloirs et franchis l'entrée. Je m'arrête dans la rue, je ne sais où aller. Trop tard, la gardienne m'aperçoit et me crie de rentrer tout de suite. J'obéis. La clinique appelle ma mère, je rentre à la maison le lendemain.

OceanofPDF.com

Un nouvel homme a pris possession de l'esprit de mon père. Empruntée à la bibliothèque de Creil, la biographie du marquis de Sade trône sur la table du salon. Cette lecture est pour lui une révélation. *Le marquis de Sade est le plus grand libre penseur que la France ait connu. Il a défendu une idée de génie. Dans la sexualité, les hommes sont tous égaux, maîtres et serviteurs. Mieux ! la femme a plus de jouissance avec le valet qu'avec l'aristo. Ils font mieux, les communistes ? Sade est un révolutionnaire, un vrai.*

Je demande à ma mère :

— Il faisait quoi aux femmes, le marquis de Sade ?

— Il les attachait, il les blessait, et quand elles souffraient il ressentait du plaisir.

Est-ce à partir de cette image que je m'intéresse aux objets de torture ? L'Histoire nourrit ma curiosité des récits de supplices, de bûchers et d'écartèlements. Je ne m'en lasse pas. Je m'interroge sans fin sur le plus douloureux des procédés. Vaut-il mieux succomber aux flammes ou être démembré par quatre chevaux ? Est-ce pire d'avoir le corps broyé par la roue ou rempli d'eau ? Empalé ou écartelé ? Et sans cesse la même question : si j'étais jetée dans la nature, je préférerais mourir de soif dans le désert ou mourir de froid dans les glaciers ? Qu'est-ce qui pourrait me faire le plus souffrir ?

Quelquefois, Véra se transforme en un autre personnage à mes dépens. Seules toutes les deux dans la chambre du sous-sol, nous bavardons tranquillement sur son lit. Soudain son visage se métamorphose. Son sourire se fait diabolique, alignant des petites dents cruelles. Elle tourne lentement la tête de gauche à droite, de droite à gauche, mimant une poupée mécanique. Les longs cheveux noirs qui assombrissent les traits de Véra accentuent ma terreur. Je saisis son bras *Arrête ! Arrête !* Je mesure le temps qu'il me faut pour atteindre la porte. Elle me regarde de plus en plus fixement. Je me redresse, son corps fait barrage. Je me précipite vers la porte, elle me court après. Je m'engouffre dans le noir de l'escalier. Je monte les hautes marches de toute la force de mes jambes, j'attrape la poignée et reviens vers la lumière.

Mon père creuse une vague qui le sépare de nous. La mer est forte à très agitée. À présent qu'elle exprime ses pensées de jeune fille, pourtant bien peu affirmées, Fanny devient sa cible. *Tu es un radis creux, une morte-vivante. Mais regarde-toi. Tu ne fais rien, tu vas rouiller à force. Tu ne t'intéresses à rien. Tu ne lis pas. Tu es une ignorante et tu te complais dans ton ignorance. Vous vous complaisez dans votre ignorance, toutes autant que vous êtes !* Les mots tombent comme des coups. Des trois femmes, laquelle sera frappée, aucune ne le devine. Je ne comprends pas les reproches faits à Fanny. Elle pioche pourtant dans sa pile de livres, alors comment les mêmes lectures feraient de lui un érudit et d'elle une ignorante ?

Le lendemain, il s'assoit sur le lit d'enfant de sa fille, prêt à la consoler.
Je demande à ma mère :
— Pourquoi elle pleure, Fanny ?

— Parce qu'elle a des copains mais ils ne lui donnent pas assez d'amour.

Ma sœur a horreur que je la touche. Elle me prévient *Je t'en prie, ne t'approche pas*. Elle menace de donner une claque à l'oncle Phiphi s'il s'amuse à la chatouiller. Mais auprès de ses flirts, le besoin s'inverse. *Il te faudra choisir un mari tendre*, la prévient sa mère. À la Saint-Valentin, elle a reçu de son petit copain un médaillon des amoureux de Peynet en forme de cœur. Avec candeur, elle ouvre l'écrin pour me le montrer. Sûr, à son mariage elle ouvrira le bal au bras d'un prince charmant. Mais en attendant, elle se désole de le rencontrer un jour. Dans l'obscurité des boîtes de nuit « *Cherchez le garçon. Trouvez son nom.* »

Au retour des vacances sur le canal du Midi, une lettre attend mon père. Le Clos de Vie l'informe de son licenciement pour faute. Par son comportement et ses revendications, il a dépassé le cadre de ses fonctions d'aide-éducateur. Il a contesté ouvertement une décision de la directrice – autoriser aux adultes handicapés la consommation de tabac. Il est le seul à s'être syndiqué, le seul à être licencié. Ma mère l'avait averti qu'il faudrait laisser tomber les syndicats *Promets-moi de ne pas faire cette bêtise. Tu n'es plus à l'usine, là, mais dans une institution catholique, tu te ferais remarquer*. Il lui jette le courrier sur la table de la cuisine. Il a pourtant conscience qu'il s'agit d'une terrible nouvelle pour elle. La manière qu'il a de lancer la lettre est pire que son contenu. Il attaque aux prud'hommes et s'installe durablement sur son canapé.

Véra n'en finit pas d'émerveiller ma mère. *Elle a hérité de la beauté de son père. De sa peau mate, de ses yeux noirs. Parfois je fais semblant d'aller chercher quelque chose dans le placard de la salle de bains, juste pour la regarder sous la douche. Elle a une poitrine magnifique.* Elle autorise Véra à se laisser pousser les cheveux. Entremêlés de fils d'or, ils descendent épais et ondulés, tel un faisceau luminescent.

Selon notre mère, Véra a pour elle la beauté, Fanny la gentillesse, moi l'intelligence. Inutile de briguer une qualité qui, par nature, ne nous caractérise pas.

M. Verdier, le maître de CM1, désigne implicitement à chaque rentrée scolaire l'élève la plus jolie de la classe. Il n'y a pas de risque qu'il me choisisse. L'année 1971-1972, il ne s'était pas trompé en jetant son dévolu sur ma sœur. Le plaisir de cajoler une favorite de dix ans le sort de la morosité que lui inspire l'enseignement. Et du dégoût des élèves du genre masculin, qu'il soulève par les oreilles s'ils lui manquent de respect.

Sept ans plus tard, j'ai à mon tour M. Verdier pour instituteur. Parmi les filles de la classe, sa préférence va à Mathilde. Le maître a bon goût. Comme ma sœur, elle est la plus proche de ressembler à une petite femme. Une fois de plus, un adorable visage de poupée. Et un sourire laissant entrevoir des dents d'une blancheur éclatante.

Las, M. Verdier fait une sieste en début d'après-midi. Il balance sa chaise en arrière jusqu'à trouver la position la plus favorable à l'endormissement. La classe sourit en douce, mais il ne viendrait l'idée à personne d'interrompre la pause du maître. À son réveil, le pas lourd, il marche entre les rangs. Il s'arrête derrière Mathilde et se met à caresser ses cheveux. Il la complimente d'une voix tendre, passant les doigts à travers ses boucles. Un sourire enjôleur se dessine sur ses lèvres. Tous les regards se tournent vers Mathilde. Elle rougit, captive, elle ne sait où poser son regard. Puis il s'éloigne, la laissant à sa gêne. Moi aussi je suis gênée. Et j'imagine ce que doit ressentir Adèle. L'attitude de M. Verdier ne me paraît pas normale. Son grand corps, je le préfère devant le tableau noir, pas derrière Mathilde.

Je raconte cette scène à ma mère. Du récit que je lui fais des mains du maître posées sur Mathilde, elle ne s'offusque pas. *Il faisait la même chose à Véra, il l'aimait tellement.* Aux yeux de Suzanne, M. Verdier est un dieu vivant, capable de propulser ses enfants vers les études qu'elle n'a pu suivre. Elle n'a pas de mots assez forts pour nous communiquer son admiration. Il est un maître exemplaire, délivrant à la classe un niveau d'instruction inégalé.

M. Verdier lui procure des joies intenses, ignorées de lui. Elle vit pleinement les périodes de composition qui scandent sa vie de mère : celles de décembre, d'avril et de juin. Dans la cuisine, elle me fait apprendre inlassablement mes leçons. Elle me lance à la volée un verbe – premier, deuxième ou troisième groupe – et un temps. *Chanter* au futur antérieur, *croire* au plus-que-parfait, *finir* à l'imparfait du subjonctif. Je dois le conjuguer le plus rapidement possible. Et les récitations, longues, ardues, au vocabulaire riche, qui n'en finissent pas de l'exalter. *Ah, L'Invitation au voyage... Mais écoute ces rimes, ce rythme, Baudelaire est vraiment merveilleux.*

Contrainte par ses corvées ménagères, elle place mon manuel scolaire près de la vaisselle, des épluchures ou du linge à repasser. Elle m'entraîne telle une pouliche à la course. Je dois arriver première, avec une tolérance éventuelle pour la deuxième ou la troisième place. À ne pas relever les défis qu'elle me lance autant qu'à elle-même, le risque serait de la décevoir.

Elle joue à la maîtresse d'école avec sa famille, imbattable sur le calcul et les règles de la langue française. Je bute sur les mots *quelque, leur*. Quand faut-il ou non les accorder ? Elle se réjouit de m'expliquer la règle avec clarté, la rendant vivante par des exemples. Elle organise aussi des dictées pour mon père et moi sur la table de la salle. Elle reconnaît en Jany un élève appliqué, soucieux de progresser, attentif à ses corrections en rouge écrites dans la marge. À l'oral, cependant, il a un problème d'élocution, ses phrases sont malhabiles. Il doit parler moins vite, prendre le temps de chercher ses mots, de construire correctement ses phrases. Il veut à tout prix s'améliorer.

Elle se vante, fière de ses méthodes pédagogiques auprès de Fanny. *En CP, au premier trimestre, ta sœur travaillait bien, elle était dans les meilleurs. Au deuxième trimestre, toutes les notes avaient chuté, elle n'avait plus que la moyenne. Je lui ai dit « Puisque tu ne travailles pas bien à l'école, je ne veux plus de toi, je te ramène à la maternité. Regarde, maman prépare ta valise. Allez, on s'en va, mets ton manteau. » Ta sœur criait, pleurait, il faut voir comme elle s'agrippait avec ses petites mains au radiateur du couloir. C'est fou la force d'un enfant dans ces moments-là. Elle rit, imitant Fanny « J'veux pas partir, j'veis travailler ! » Ta sœur était l'aînée, elle était moins éveillée que vous. Elle a cru que je pouvais la*

ramener à la maternité. Au troisième trimestre, sa moyenne a remonté d'un coup.

Les jours de composition, elle veille à mon sommeil et à mes repas. Après l'école, elle me demande sur quelle récitation je suis tombée. Et quand arrive enfin mon carnet, avec un brin de solennité, elle s'assoit sur la chaise de la cuisine. Celle de la détente, près de la fenêtre. Elle lit les notes obtenues, sourit à l'appréciation du maître, avant d'apposer sa signature alerte, relevée d'un trait résolument tourné vers l'avenir.

L'épouse de M. Verdier est institutrice dans la même école. Elle me garde le mardi après la classe, ma mère quittant tard le travail ce soir-là. Le couple habite un logement de fonction à quelques pas de l'école. Du balcon de notre maison, j'ai vue sur la fenêtre de leur salon. C'est un immeuble en pierre claire, à deux étages. L'entrée, agrémentée de plantes, respire la tranquillité. La teinte du carrelage rappelle celle de la pierre. Nous montons au premier étage.

Pour le goûter, Mme Verdier prépare à Adèle et à moi une tartine recouverte d'une matière âpre et rugueuse. Elle achète son miel chez un producteur de l'Oise. Je ne lui montre pas ma révolusion. Elle verse une petite quantité d'eau dans un verre. Je suis assoiffée par mon après-midi d'école, et par le miel. Je n'ose pas lui réclamer un deuxième verre. Quand je me risque à le faire, je guette le mince filet d'eau qui le remplit à peine.

Parfois, au détour d'un jeu, j'avance vers leur salon. Un bouquet de fleurs séchées décore la pièce. M. Verdier se repose sous l'abat-jour en toile. Il lit, calme, concentré, ailleurs. Mme Verdier lit près de lui. Cette image me surprend, ma mère ne lisant pas, encore moins à cette heure.

J'ai appris par Adèle que ses parents regardent *Le Grand Échiquier*. Je suis impressionnée. L'émission invite les chanteurs à la mode. À l'insu de

mon père, je rêve de la regarder. Il prétend que Jacques Chancel invite un ramassis d'imbéciles du show-biz. Il se trompe, j'en suis certaine, la preuve, M. Verdier la regarde. Il existe deux mondes. Le monde actuel, vivant, joyeux. Et le monde de mon père. Il m'y enferme, prisonnière, sans porte de sortie. Mais un jour je serai grande, je serai libre, et je déciderai moi-même de tout ce qui m'intéressera.

Quand elle vient me chercher à vingt heures, ma mère se montre à Mme Verdier humble, reconnaissante, consciente de l'honneur fait à notre famille que je sois accueillie chez eux. Elle demande si j'ai été sage, si j'ai bien fait mes devoirs. *Je ne vous dérange pas plus longtemps il est tard merci.*

Elle me confie l'envie profonde que Mme Verdier lui inspire, qui a la chance de quitter son travail à quatre heures et demie, marchant aux côtés de sa fille. *J'aurais tellement aimé être institutrice. C'était mon rêve. Je me souviens, une fois, je suis rentrée tard du travail et qui j'ai vu dans le jardin ? Mme Verdier ! Elle venait chercher Adèle. Nous étions au mois d'août, je travaillais dur parce que les ouvriers touchaient leur prime. Ils ne partaient pas en vacances, ils gardaient leur argent pour s'acheter des meubles. En plus ils payaient comptant. Je n'avais pas le temps de m'occuper de toi ni de vérifier tes habits. Et ton père, lui, tu imagines bien qu'il n'y prêtait pas attention. Tu portais une petite robe toute sale, toute tachée, comparée à Adèle qui était impeccable dans ses vêtements propres. Je ne me suis jamais sentie aussi honteuse que ce soir-là devant Mme Verdier.*

Fanny a fait la connaissance de Jean-Gilles. Il entre dans notre famille tel un rayon de soleil. Jean-Gilles est un grand sec aux cheveux blonds coiffés en arrière, façon Johnny. Il m'appelle *Tiote*.

Mon père est aux anges. Des copains qu'elle lui a présentés, il est de loin son préféré. Il s'identifie à ce jeune ouvrier issu d'une famille modeste. L'amoureux de Fanny arrive chez nous sans exigence, sans idées politiques, sans discours risquant de lui déplaire. Drôle et léger, un brin clown, Jean-Gilles acquiesce à tout. S'il ne lit que *Le 60*, le journal des petites annonces de l'Oise, qu'importe, mon père lui transmettra son savoir. À la table du dimanche, le jeune homme boit le vin de l'aîné autant que ses paroles.

Ce qui doit arriver arrive. Fanny lui demande si Jean-Gilles peut rester dormir chez nous. *Pas de ça chez nous*. Ma sœur lui annonce qu'en ce cas elle prendra un appartement à Creil. Aussitôt, il fait volte-face et donne son accord. Il espère la garder près de lui le plus longtemps possible.

Lorsque Fanny est rentrée à six heures du matin, mon père était furieux. Elle fréquente trop Jean-Gilles. Il lui a même dit, ce dont il s'est excusé après, *Autant que tu partes vivre avec lui si tu rentres juste pour manger*. Et pourtant, ce serait lui le plus triste de son départ. Il ne désire pas la voir quitter la maison une fois son examen obtenu, loin de là. Il espère qu'elle reste jusqu'à ses vingt-cinq ans afin de profiter de sa jeunesse. Selon Jean-Gilles, il la traite comme une petite fille. Mais elle considère que notre père a raison. Sa jeunesse serait bien plus belle si elle vivait avec Jean-Gilles le week-end, tout en ayant son point d'attache chez nous la semaine.

Le jour où Fanny quittera la maison, mon père perdra une belle compagnie. Elle ne cesse de se ranger à ses avis, qu'ils concernent la politique, l'histoire ou la philosophie. Elle le suit dans ses loisirs, passionnée comme lui par la mer et le *Monplaisir*. Elle se plie à ses ordres de bêcher le jardin ou de tracter de la terre depuis la forêt, des travaux physiques qu'elle accepte sans broncher. Selon ses envies, il la fait jouer des après-midi entiers au ping-pong ou s'asseoir dans le fauteuil pour écouter de la musique classique. Elle attend qu'il la laisse retourner dans sa chambre tranquille. Ce n'est pas Véra qui se dévouera ainsi lorsque Fanny sera partie.

Véra ment aux parents. Elle leur fait croire qu'elle descend se coucher. En pantoufles et robe de chambre, elle embrasse papa maman, *Bonne nuit dormez bien*. Une fois dans sa chambre, elle enfile à la hâte son jean et sa veste. Après un rapide maquillage, elle attrape ses hauts talons et enjambe la fenêtre. Elle repousse les volets de métal. Pieds nus, elle dévale la pente douce jusqu'au portail. Devant la maison des voisins, Fabrice l'attend dans sa Simca, direction la discothèque de Sacy-le-Grand.

À la sortie de boîte, Véra doit rentrer discrètement. La Mère Valrin est habituée à l'apercevoir au petit jour, souliers à la main. *Elle ne me dénonce jamais la Mère Valrin*. C'est moi qui m'apprête à le faire.

Véra et son amie Juliette ont demandé à dormir toutes les deux dans la chambre du bas. À table, en l'absence du père, les deux *gourgandines*, comme ma mère les appelle, soulignant leur jeunesse effrontée, n'ont pas leurs pareilles pour animer la conversation avec des récits sur les garçons. La nuit venue, j'accompagne les filles à leur chambre. Sans se méfier de ma présence, elles jettent à terre leur pyjama ; une autre tenue les attend. Je remonte quatre à quatre pour tout rapporter à ma mère. Elle fait alors semblant de descendre pour le baiser du soir. Ses pas résonnent sur le carrelage de l'escalier. Les filles sautent dans leur lit, remontant la

couverture jusqu'au menton. À l'ordre qui leur est donné de soulever les draps, elles sont bien obligées de se montrer en tenue de soirée.

Je suis ravie qu'elles aient gagné une interdiction de sortie. Je ne vois pas pourquoi ce serait toujours Véra qui pourrait s'évader.

OceanofPDF.com

Semaine de camping au Croisic. Pour la première fois, je pars seule avec les parents. *Tu es notre bâton de vieillesse*. Un midi, ils cherchent un endroit où manger. Ma mère s'adresse aux passants :

— Vous savez où trouver un bon petit restau dans le coin ?

— Sur le port, madame, juste en face.

Toute confiante, elle ouvre la porte donnant sur une pièce carrelée, sans décoration. Nous choisissons le menu. Les talonnettes de l'unique serveuse claquent sur les marches de l'escalier. Au bout d'une longue attente, déception. De petites crevettes spongieuses se lient à une mayonnaise peu recommandable dans des ramequins ordinaires. Ma mère est scandalisée *Plus jamais, plus jamais vous m'entendez je demanderai au hasard dans la rue*. Une fois sortis, nous la suivons à grands pas dans une librairie. Elle s'empresse d'acheter le *Gault et Millau*, qui devient sa bible.

Sur la plage, ils ont l'un pour l'autre un geste inédit. Ils se donnent la main. Une sensation de joie m'irradie. Je veux à cet instant que le monde entier me voie, telle que je ne suis pas en vrai. Une fille autre, une fille dont les parents s'aiment et expriment leur amour l'un pour l'autre. Mes yeux cherchent les enfants alentour. Voyez comme je suis heureuse. Mes parents s'aiment, la preuve, ils se donnent la main. Je suis normale, avec une famille normale, dans une vie normale. Enviez-moi le temps d'une

promenade. Laissez-moi goûter dans vos regards l'effet d'une parfaite illusion.

Le matin au réveil, la couleur bleue de la toile de tente me trompe. Je me persuade qu'il fait beau. Mais en ouvrant le zip, je dois reconnaître que le ciel est blanc, pas un rayon de soleil ne perce.

— Tu vas voir, sa fille a ton âge. Elle est très belle.

À la fin des vacances, il était prévu qu'il rende visite à un copain en soirée. Mon père a un ami ? Je ne lui en connais plus aucun, il s'en sépare à la moindre contradiction. Nous partons tous les deux. Dans le fauteuil mou de la DS, assise derrière lui, je me sens écrasée. En quoi cette fille est-elle très belle ? Ses parents sont divorcés, ce qui la rend encore plus intimidante. Je me sens inférieure à elle avant même de la rencontrer. Nous traversons la campagne, silencieux dans la voiture. J'appréhende l'arrivée chez son ami, ne pouvant me rassurer par rien qui me soit connu.

Les phares éclairent une maison en pierre. Mon père se gare dans la cour et frappe à la porte. Un homme nous accueille. En me voyant il appelle sa fille. Elle apparaît, les cheveux bruns épais, les yeux bleus, la peau claire. Les taches de rousseur que je déteste sur mon visage deviennent harmonieuses sur le sien. Mon père a raison, elle est très belle. Et l'aisance, la confiance, l'innocence. Il lui sourit et l'admire. Il a le même regard vif que devant Lucie, une élève de ma classe. Quand elle descend le chemin pour se rendre à l'école, il s'approche de la clôture de notre jardin. En s'adressant à elle, il s'émerveille de la blondeur de ses cheveux. Je n'aime pas ses commentaires. *J'ai parlé à ta copine Lucie. Ses cheveux sont d'une beauté ! Elle ressemble à Boucle d'or.*

Dans la maison isolée, nous partageons un repas, deux pères seuls avec leur fille. Moi j'ai hâte de partir.

En notre absence, Véra a obtenu l'autorisation d'organiser une fête. Je crains qu'elle fasse dormir ses copains dans mon lit, pire, qu'elle le laisse à des amoureux. Je suis partie au Croisic en lui faisant promettre de ne pas entrer dans ma chambre.

Au retour, ma mère découvre sa maison sens dessus dessous. Elle se fâche après sa fille *C'est pas Dieu possible*. Je suis obsédée par une seule question : mon lit a-t-il servi ?

Je devine sa réponse mais j'interroge quand même Véra :

— Et mon lit ?

— Quoi ton lit ? Où veux-tu qu'ils dorment ?

Je sens monter en moi une colère doublée de l'envie de faire disparaître son petit air indifférent. J'imagine des baisers, des caresses, des corps enlacés dans ce périmètre qui seul m'appartient. Le reste de ma chambre, c'est différent. Il sert de bureau à ma mère. Elle l'a aménagé à son goût, choisissant pour elle-même les meubles en merisier, les doubles-rideaux en velours, la moquette et le papier peint. Sauf que le lit est à moi. Mais Véra se moque de ma peine, de toute façon le mal est fait.

Véra s'est pris une bonne gifle à l'approche de notre traditionnel week-end de Pentecôte. La première de nous trois à s'en prendre une, il faut sans arrêt qu'elle arrive en tête. Elle refusait de laver le radiateur de la cuisine, bassine et éponge à ses pieds. La claque de maman est partie toute seule. Je le reconnais, il nous est pénible, aux sœurs et à moi, de faire briller la maison du rez-de-chaussée au sous-sol, même derrière les radiateurs, avant l'arrivée de la famille pour la Pentecôte. J'aime qu'il ne m'arrive rien, alors je subis chaque année ce grand chambardement. Je dois me montrer parfaite comme la maison, ce qui n'est pas drôle non plus.

Suzanne se lève à cinq heures. Elle s'attelle en chemise de nuit et robe de chambre à la préparation de son pâté maison. Tandis que son mari dort gentiment, prenant des forces pour mieux amuser la galerie le moment venu.

À midi, la famille arrive dans un bruit de klaxon. *Ah, les voilà !* Elle leur fait de grands signes du balcon. Ils sont fidèles, Mémé, Jeannot, Gégé, Momone, Cloclo, Fanfan, Popol, Phiphi, Pépette. À peine ont-ils passé le portail qu'ils commencent à rire ensemble et à se chambrer. Il me faut dire bonjour à mon cousin, exercice difficile tant il me décontenance. Il est chaque année plus beau.

À table, les plats de la fine cuisinière – champignons à la grecque, coquilles Saint-Jacques, gigot accompagné de pommes dauphines maison, moka au café – sont accueillis d'un *Fallait pas, Suzanne, fallait pas*, lancé par Cloclo et repris en chœur. Mon père s'est transformé en boute-en-train pour sa belle-famille, sa seule et vraie famille. Il préside, Mémé à sa droite, chic dans son pantalon blanc et son chemisier à fleurs. Il l'appelle *Mémé sparadrap* depuis qu'elle travaille dans une pharmacie à Paris. Pendant le trou normand, il joue de la clarinette, *Petite fleur* de Sidney Bechet. Il entraîne les convives à chanter avec lui *Il y a le ciel, le soleil et la mer*. Le repas se termine par un ban en l'honneur de la maîtresse des lieux.

La glace à la fraise est servie dans le jardin. Suzanne est fière de sa nouvelle sorbetière. L'après-midi laisse la place aux jeux de plein air. Le jeu de la corde : chaque équipe tire d'un côté. Le jeu de la brouette : les mains à plat dans l'herbe, le coéquipier tenant les pieds. Le chamboule-tout, la table de ping-pong. On se rassemble autour du filet de volley-ball. Cloclo déclenche l'hilarité en répétant *Lève les bras, Fanfan, lève les bras* d'une voix faussement sérieuse.

Les hommes partent se changer pour leur fameuse course de vélo. En chaussettes, short, maillot de sport et casquette, ils ressemblent à des garçonnets habillés par leur maman. Mon cousin se mêle au peloton. Une ligne est tracée à la craie dans la rue. Jeannot donne le top départ. C'est parti sous les applaudissements des femmes.

Le soir nous dansons. Mon père se déguise en bonne sœur, tenant sous son bras un livre sur la vie sexuelle du couple. Ou bien en Papou, avec sa jupette à franges, un gros os pendu à son cou. Le torse recouvert de

griffures, le visage noirci autour de ses lunettes. Dans la nuit, munis de lampes torches, nous partons en forêt nous faire peur. Nous empruntons la longue boucle par le bivouac et la clairière.

Les matelas sont étalés sur la moquette dans la chambre des sœurs. Popol met le vinyle des sketches de Coluche, un camarade d'école de Gégé à Montrouge, orphelin de père comme lui. Popol l'a vu sur scène à Bobino. Dans la salle comble, il est resté debout le temps du spectacle. Il ne le regrette pas, voir Coluche jouer du violon avec des gants de boxe valait la peine. Dans les duvets, un concours de pets s'improvise. Les fous rires de Phiphi couvrent la voix de Coluche.

Momone se lève la première pour laver la vaisselle, suivie de près par Suzanne qui retourne à ses fourneaux. Au repas du midi, les mines sont plus fatiguées, elles se renfrognent quand mon père lance *Il ne peut y avoir que des idées de gauche*. Il fustige Giscard d'Estaing et son Premier ministre Raymond Barre, les accusant d'être de fieffés menteurs. *Le Canard enchaîné* lui fournit les arguments. Autour de la table, le débat frise la brouille. Lui place ses espoirs en Mitterrand, seul capable de mener la gauche au pouvoir. Les femmes commencent à débarrasser tandis que les hommes refont le monde.

Il est triste le moment de se quitter, avec pour seule consolation de se revoir à Noël chez Fanfan et Cloclo. Les mots s'échangent *Nous n'avons pas vu le temps passer, À la Pentecôte il fait toujours beau*. Les vélos sont raccrochés aux voitures. Une année de plus, j'ai réussi à observer mon cousin tout en l'évitant. À la fois je me sens soulagée, à la fois je le regrette.

Les mains s'agitent dans un bruit de klaxon. Je cours dans ma chambre vérifier que chaque objet est resté à sa place.

OceanofPDF.com

La 4L de Jeanne fait un bruit reconnaissable dans la rue. J'enfile mes sandalettes pendant qu'elle se gare. Il fait chaud cet après-midi. Les volets restent fermés pour garder la fraîcheur de la maison. Bobi serait mieux en forêt, plutôt qu'enfermé avec mon père. Je décide de l'emmener, car après tout, au cas où il l'aurait oublié, Bobi était mon chien au départ.

La Mère Valrin, assise à l'ombre sur sa chaise pliante, regarde Jeanne de travers. C'était pire, m'a raconté Fanny, quand Jeanne arrivait autrefois à mobylette, avec sa carriole attelée. Mon amie s'en moque, elle ne cause pas à la Mère Valrin. Elle ne cause pas non plus à mes parents. Elle ne me pose jamais de question sur eux. Elle ne sait pas que ma mère arpente en tous sens le magasin, tandis que mon père écoute de la musique, allongé sur le canapé. J'apprécie qu'elle ne le sache pas, et que je puisse faire comme si de rien n'était. De toute façon, Jeanne préfère aborder ses sujets de prédilection – la nature, les chiens, les animaux de la forêt. Ils la passionnent plus que ma famille.

De cette chaleur, Jeanne ne porte pas ses collants, et une fois arrivée à la cabane, elle se met pieds nus. Je l'imites, je retire mes sandalettes, mais seulement pour marcher sur la terre fine. Si les gens du village la voyaient, ils diraient encore qu'elle est une drôle de vieille fille. *C'est une marginale, cette femme-là. Pourquoi elle n'a pas de mari ?* Ils la jugent bizarre, à vivre

seule avec ses chiens. Cela les dérange que Jeanne en son Royaume, fasse ce qu'il lui plaît.

— Tu veux donner à manger aux oiseaux ? me demande Jeanne.

Elle me montre les pommes qu'elle leur a apportées. Je me hisse pour atteindre les mangeoires. J'y dépose les pommes à picorer et les graines qu'elle conserve pour eux.

— Tu aimes bien dormir dans ta cabane ?

— Oui, dans la cabane ou à la belle étoile, ça dépend du temps.

— Tu n'as pas froid ?

— Il faut se couvrir, c'est tout. L'hiver, je me couche habillée.

— Tu dois entendre de drôles de bruits.

— Il y a de la vie la nuit en forêt, tu sais. L'été, les oiseaux se mettent à chanter à quatre heures du matin.

— Ils te réveillent de bonne heure.

— Ça ne me gêne pas, je me fais mon café au réchaud, on s'installe dehors avec les chiens. Au moins je profite du jour qui se lève.

— Tu as déjà vu des animaux sauvages ?

— Des fois j'aperçois une biche qui traverse le bois. Je l'observe sans bouger.

— Je voudrais faire comme toi.

— Comme moi ?

— Dormir là.

— Demande à tes parents, mais moi je suis d'accord, Tiotte.

Jeanne m'a préparé un goûter – de la baguette avec des carrés de chocolat au lait. Je le savoure en sentant la brise sur mon visage. Je donne à Bobi des petits morceaux de pain, et lui glisse à l'oreille qu'il n'y a pas que

mon père dans la vie. J'existe aussi, il devrait s'en rendre compte, et en plus je lui fais profiter d'un bel après-midi en forêt. Je négocie avec mon chien que, de retour à la maison, il ne se précipitera pas vers son maître, mais qu'il restera près de moi. Nous passerons la meilleure des soirées, et le lendemain encore s'il le veut bien.

En signe de réconciliation, je propose à Bobi une longue marche tous les deux. Il me devance sur les sentiers inexplorés. Je m'enfonce dans la forêt d'Halatte sans crainte. Selon Jeanne, il ne peut rien arriver de mal en forêt, c'est quand on en sort que les ennuis commencent.

L'écorce lisse des jeunes arbres semble irréaliste sous la lumière. Les rayons du soleil traversent les feuilles en un vert tendre, le souffle du vent les anime de mouvements doux. Je me laisse aller à imaginer qu'un arbre me choisit. Il se baisse vers moi, me prend dans ses branches, me soulève dans les airs et me cajole. J'aimerais monter plus haut, me transformer en Peter Pan, comme lui tourner dans le ciel au-dessus de la cabane de Jeanne. J'entraînerais dans mon sillage Fanny et ses amis, Alain et Claudine. Ils n'auraient pas grandi, leur corps et leur voix d'enfant seraient demeurés intacts. Ensemble on quitterait le village, nos maisons, on survolerait la forêt d'Halatte, on irait très loin, jusqu'aux forêts de Chantilly et d'Ermenonville. Les forêts denses ressembleraient à la fourrure d'un animal, avec leurs variations de couleur. Là-haut, le monde nous paraîtrait serein et paisible. On penserait à Jeanne, et après notre fol envol, le soir on lui reviendrait.

Au mariage de la meilleure collègue de ma mère, mon père fait la rencontre d'une jeune femme, petite, fine, les cheveux bouclés. Il l'invite à danser, il s'enflamme.

Les semaines suivantes, incapable de se cacher, il lui écrit de longues lettres. Suzanne les cherche à l'intérieur des pochettes de disque. Bien sûr, elles y sont. Elle en trouve d'autres, jetées en boule dans la poubelle du sous-sol.

À le regarder près du portail, guettant le facteur, la douleur me traverse le corps. Ma vie est détruite. Les lettres glissées dans les vinyles, je préférerais ne pas les reconnaître. Leur écriture penchée, régulière, à l'encre bleue, foncée et épaisse. Des brouillons sans doute. Je n'ai pas le courage de les lire. Je titube d'une pièce à l'autre, égarée. Je cherche dans le placard de la salle de bains, sous les piles de linge, d'autres lettres, celles de la femme, que je n'aurais pas davantage le courage de lire.

Notre maison bruisse de chuchotis. *C'était dur l'après-midi au Port Royal. J'étais occupée avec des clients, il ne fallait rien laisser paraître. Ils s'étaient donné rendez-vous en ville. Il l'avait écrit dans ses lettres. Je regardais l'heure. Terrible d'aimer son mari pendant trente ans pour en arriver là.*

Je suis réveillée à l'aube par le téléphone dans ma chambre. *Ton père a eu un accident.* Depuis trois mois, il est gardien de nuit dans un foyer de

jeunes travailleurs. Aux premières lueurs du jour, sous le brouillard de l'Oise, il conduit sa mobylette, les sacoches en cuir remplies de seaux de nourriture pour Bobi. Dans un virage à Montataire, une voiture de face le percute, il perd connaissance. Traumatisme crânien, les deux jambes cassées.

Il passe l'anniversaire de ses quarante-neuf ans à l'hôpital. Il attend la femme dont il est amoureux. Elle vient à son chevet, ils se donnent la main. Elle lui annonce qu'ils doivent cesser de se voir. Il est marié, il a trois enfants, une famille.

Suzanne lui rend visite à son tour. Elle lui apporte un gâteau cuisiné pour lui. Il la rabroue. Elle est saisie par la dureté de ses paroles. En quittant la chambre, elle sent qu'elle ne l'aime plus, cette fois c'est bien fini.

Il rentre diminué à la maison. Du canapé il est passé au lit, allongé, les jambes plâtrées comme dans son enfance. J'évite la chambre. Bobi lui tient compagnie mieux que je ne saurais le faire. Il n'a plus accès à la chaîne hifi, il lui reste uniquement la radio. Les yeux clos il écoute France Culture, *Les Chemins de la connaissance*, son émission préférée.

Le midi, la table en formica collée contre le mur, nous mangeons tous les trois. Il est pris de fou rire sans raison. Pour la première fois, ma mère tente de me rassurer, mettant les rires nerveux sur le compte des médicaments. Je suis pressée de retourner en classe quand il me lance *De quoi va-t-on parler ? De philosophie ? Je t'écoute, lance un sujet.* Heureusement, voir ma tête le fait repartir en fou rire. *Laisse-la tranquille, Jany.*

Retourner en classe, ne rien dire, même pas à Gabrielle. Écouter le maître et bien travailler.

De son lit, mon père me raconte l'histoire du tatouage le plus célèbre du cinéma. Celui d'Harry Powell dans *La Nuit du chasseur*. Les lettres L-O-V-E inscrites sur sa main droite, H-A-T-E sur sa main gauche. Amour et haine.

Dans les années 1930, en Virginie, Harry Powell voyage à travers le pays, se marie à des veuves puis les assassine, prétextant la volonté de Dieu. Aux yeux de tous, il est le révérend Powell, prédicateur inspiré, d'une générosité miraculeuse. Apprenant qu'un condamné à mort a caché un trésor, il est prêt à tout pour se l'approprier. Il séduit d'abord sa veuve puis cherche le magot. Après l'avoir tuée, il s'attaque à ses enfants, détenteurs du secret, John et Pearl, qui parviennent à s'enfuir. La chasse dans la nuit peut ainsi commencer.

Dans le monde défaillant des adultes, John est le seul à voir clair dans le jeu du révérend. Sous ses yeux incrédules, Powell s'adresse à lui. *Ah, mon petit, tu regardes mes mains. Veux-tu que je te raconte l'histoire de « La main gauche et la main droite » ? L'histoire du bien et du mal ? H-A-T-E. C'est avec sa main gauche que Caïn a tué son frère. L-O-V-E. Vous voyez ces mains ? Elles ont des veines qui remontent jusqu'au cœur de l'humanité. La main droite, mes amis. La main de l'amour. Maintenant, je vais vous raconter l'histoire de l'humanité. Ces mains étaient toujours en train de se battre. Maintenant, regardez-les.* Harry Powell croise ses mains et mime un combat. *La main gauche déteste se battre. On dirait que l'amour est fichu. Mais attendez une minute, attendez ! L'amour est en train de gagner. Oui, parfaitement ! C'est l'amour qui a gagné et la haine est sur le carreau !*

Deux mains se mêlant, se combattant, adversaires. Leur duplicité me plonge dans l'interrogation secrète de savoir si les êtres placés en face de moi m'aiment ou me haïssent. Une sensibilité à l'expression du visage, à l'inflexion de la voix, comme signes de sympathie ou d'hostilité. À la recherche d'un mépris caché sous un large sourire, ou d'un éclair de bienveillance sous le masque d'un visage fermé. Comment s'abandonner quand domine la crainte d'un rejet brutal ? Le lien à l'autre est un fil ténu, se balançant dans le vide, prêt à se rompre.

Un an jour pour jour après leur rencontre, Fanny et Jean-Gilles se fiancent. La demande en fiançailles respecte la tradition. Mon père préside la petite assistance constituée de nous quatre, de Jean-Gilles et de Juliette. Pour l'heure, il se lève avec cérémonie. Les deux hommes se font face, le sourire en coin.

Jean-Gilles se lance :

— J'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille. J'aime Fanny et je souhaite me fiancer avec elle.

— J'entends ta demande, mon futur gendre. Je te donne mon consentement, car je sais que tu rendras ma fille heureuse. Levons nos verres !

Fanny quitte la maison. Elle loue avec Jean-Gilles un appartement sur le plateau de Creil. À la tristesse de son départ s'ajoute l'angoisse de la classe de neige. J'appréhende de quitter ma mère et mon lit. Elle me raisonne *Tu ne veux jamais aller nulle part et une fois sur place tu te plais*. C'est vrai, en plus je m'entends bien avec les copines de l'école. Nous sommes devenues depuis la maternelle une bande de filles soudées. Et contrairement à elles je sais skier. Par conséquent où est le problème ? Peut-être que je suis mieux chez moi, et que j'aimerais une bonne fois pour toutes qu'on me laisse m'y enfermer si cela me chante. Qu'on me laisse vivre entre mon lit et mon bureau, dans le vide des après-midi seule avec mes livres. Gabrielle

au contraire rêve de voyages à l'étranger. Quelle drôle d'idée. Le monde est trop vaste, par quel pays commencer ? Je m'imagine perdue dans un hall d'aéroport, accrochée à ma valise, fébrile à l'embarquement dans l'avion. Le vertige de m'éloigner de ma famille, l'impossibilité de revenir vers les miens – très peu pour moi.

Afin de préparer le voyage, M. Verdier réunit les parents dans la salle des fêtes. Il aborde le sujet préféré de ma mère, l'alimentation. *Il a bien parlé, quand tu vois les parents qui nourrissent leurs enfants de cochonneries. Ils faisaient une drôle de tête à l'écouter. La soupe tous les soirs, je trouve très bien. J'aime pas ci, j'aime pas ça, terminé !* Forcément, avec elle, il faut avaler sa nourriture sans contester. Sauf si je la vomis. Comme il n'y a que la cervelle qui me fasse cet effet, j'ai l'obligation d'ingurgiter tout le reste. Même les boulettes de morue prémâchée que je dispose en douce sous mon assiette. En débarrassant la table, elle s'en aperçoit. Assise seule, je les mange froides.

Je déteste d'emblée le centre de vacances des Gets. Les couloirs et les escaliers de carrelage. Les deux lits superposés où je n'ai pas ma place, moi j'ai un lit simple au milieu du dortoir des filles. Les tartines de compote au goûter et la fameuse soupe de M. Verdier m'écœurent. La perspective des trois semaines me désespère. Je déteste d'emblée la vie collective où je devrais me montrer joyeuse. Les veillées m'attristent. Je traîne des pieds pour me rendre dans la salle commune. Mes pleurs entraînent ceux de Gabrielle, quand je lui demande *Tu penses à ta mère, toi ?*

Les après-skis de mes sœurs prennent l'eau, je passe mon temps les pieds glacés. La montagne ne ressemble en rien à ce que je connais. Nous n'avons pas accès aux remontées mécaniques, donc le jeu consiste à monter en escalier la légère montée, pour la descendre mollement.

Le plus inquiétant, ce sont les lettres de mon père. Lors de la distribution du courrier, les élèves se placent autour de M. Verdier. Le maître appelle régulièrement mon nom. J'en suis contente sur le moment, mais mal à l'aise en reconnaissant l'écriture. Les lettres commencent invariablement par « *Ma petite Poulette adorée* ». Elles se poursuivent par des péripéties de Bobi en chien valeureux, capable de combattre un rhinocéros, de chasser un tigre ou de dompter un éléphant. Il laisse libre cours à son imagination et, de page en page, invente les aventures dont Bobi est le héros. À la maison, il n'y a bien que Gabrielle pour l'écouter échafauder ses contes, en un phrasé lent et laborieux. Je la soupçonne de prendre goût à ces bêtises. Quand il la coince, j'ai beau faire de grands signes à Gabrielle, j'ai beau lever les yeux au ciel, je sens qu'elle est prise dans l'histoire, embarquée jusqu'en Afrique vers les paysages de mon père.

Les lettres se terminent par « Dans ta valise, rapporte-nous un grand bol d'air pur de la montagne. Tu me manques tant ma petite Poulette. Bobi est si triste. Il s'ennuie de toi, chaque jour il me demande si tu rentres bientôt. Charles Trenet aussi s'ennuie de toi, nous ne dansons plus sur ses chansons. Je t'embrasse bien fort, ton père qui t'aime. »

Les lettres m'inquiètent par leur fréquence et leurs répétitions. Il me prend pour une petite fille alors que je rentre bientôt au collège. Le sait-il ? Sait-il que j'ai grandi ? A-t-il idée de la réalité ? De mon âge, de son chômage ? Il devrait se battre pour rassurer sa famille. Travailler au lieu d'écrire des absurdités à propos d'un chien. Ses écrits soulignent son oisiveté. Les autres pères, eux, n'envoient pas de lettre. Pourquoi faut-il qu'il se comporte différemment des autres, même au loin ? Je rêve qu'il soit normal, pas un original, qu'il ne m'écrive pas, qu'il soit trop pris par ses journées. Pourquoi faut-il toujours qu'il se fasse remarquer ? N'est-ce pas suffisant de m'emmener à Creil flâner devant les offres d'emploi de l'ANPE, comme s'il s'agissait de lèche-vitrines ? N'est-ce pas suffisant de

le voir traîner en casquette à carreaux dans ses vieux jeans, tiré à vélo par le vilain Bobi ? Ma mère a honte quand il arrive en plein après-midi au magasin, négligé, l'air décalé à se promener à mobylette. Ses collègues n'osent pas lui poser de question. De ses lettres moi aussi j'ai honte. Que nous réserve l'avenir avec ce papa-là ?

Une seule lettre de ma mère suffit à me faire passer de l'inquiétude à l'anxiété. Elle écrit « Véra et moi sommes allées au spectacle. Ton père n'a pas voulu venir. » Je me faisais une joie que mes parents sortent en couple pour une fois. Je devine la mésentente qui règne à la maison. Derrière ces mots, je sens que la situation est grave. Il a refusé d'accompagner sa femme, sans doute à la suite d'une nouvelle dispute, peut-être provoquée par la présence de Véra. Il se retranche et se sépare un peu plus d'elles deux. Que vais-je pouvoir faire de ce papa qui se brouille avec tout le monde, préférant s'enfermer avec son chien ? Je replie la lettre. La partie est perdue.

En mon absence, il a écrit à propos de ma photo de classe :

Ma petite Poulette,

Quand je pense à toi, si tu savais comme je t'admire. Tu es une belle fleur. Ta sensibilité est touchante, ton petit cœur est très généreux et plein d'intelligence. Ton sourire est malicieux avec tes fossettes. Mon plus grand souhait « beauté de la Vie » est que ton intelligence soit exploitée au service du Bien et du Bel Esprit. Épanouis-toi vers ce qui est le meilleur. Cette âme neuve en toi, ne l'atrophie pas, ne lui montre pas le mal. Fais-lui découvrir le Beau, le Noble. Sois supérieure aux autres par ces causes, par ces penchants, montre-leur le chemin. Enfin, aie de la noblesse et éclaire les autres de ta noblesse. Découvre les Lumières de la Raison.

En secret, je partage les goûts de ma mère.

Avec elle, je découvre les séries historiques. Depuis son admiration pour *Les Rois maudits*, elle guette sur le programme télé d'autres feuilletons en costume. En ce moment, nous sommes captivées par *Blanc, bleu, rouge* avec Bernard Giraudeau et Anne Canovas. Histoire de l'amour-passion entre Mathieu de Brècheville et Judith Malahougue dans la tourmente de la Révolution française. « L'arbre avec la terre, le bateau avec la mer, Mathieu avec Judith. » La cuisine est laissée en plan lorsque débute le générique. Mon père écoute sa musique au casque pour ne pas être dérangé. À la fin de l'épisode, elle s'extasie *Et maintenant, plus qu'à attendre la semaine prochaine pour connaître la suite*. Je découpe le portrait d'Anne Canovas en couverture de *Télé 7 jours* pour l'afficher au-dessus de mon bureau. Je contemple son visage délicat.

Elle m'apprend à aimer les films de Marcel Pagnol, en particulier *Regain*. Tapie dans la garrigue, la forme noire de la vieille. Elle me montre aussi *La Femme du boulanger*, *La Fille du puisatier*. Elle m'invite à ressentir de la compassion envers ces femmes malmenées par la vie. Elle a pleuré en apprenant la mort de Fernandel. Son souvenir de l'acteur se confond avec l'humanité des œuvres de Pagnol et de Giono.

Pendant des mois, un exemplaire de *Que ma joie demeure* est posé sur son chevet sans qu'elle n'avance dans la lecture. Je finis par me dire que la

couverture chatoyante et le titre suffisent à lui faire du bien. *J'adore la lecture mais si je mets le nez dans un livre je ne sais plus m'arrêter. Quand vous étiez petites, j'ai lu Au bonheur des dames d'Émile Zola, sur les débuts des grands magasins. Je me croyais au Port Royal. Vous avez mangé des sandwiches pendant quatre jours. Je me suis promis de ne plus recommencer.* Et effectivement, je ne la vois jamais lire. La lecture est réservée à ses filles. Elle inscrit chacune de nous à la bibliothèque dès le CP. J'ai le droit de lire des heures entières dans mon lit. Elle ne contrarie pas ma vocation lorsque je lui annonce mon intention de travailler en bibliothèque quand je serai grande. Je suis fascinée par la bibliothécaire du village, longue femme brune aux cheveux courts, souriante, épanouie au milieu des livres. Elle tamponne mes fiches d'emprunt des romans de la comtesse de Ségur, les range dans la pochette à mon nom. J'observe ses gestes pour les imiter chez moi.

Ma mère me laisse regarder les comédies de boulevard d'*Au théâtre ce soir*. Nous attendons avec délice les trois coups annonçant la pièce. Michel Roux est notre chouchou, talonné de peu par Jacqueline Maillan, dont Suzanne admire le culot, le tempérament et la drôlerie.

Quant aux chanteurs, Johnny Hallyday est son amoureux. Si elle l'entend à la télévision, d'un bond elle se lève, le torchon à la main. Elle le mange des yeux *Quel bel homme, s'il disait oui je ne dirais pas non*. Au contraire, elle se moque de Demis Roussos *Je plains la femme qui se retrouve en dessous !*

Et les matins à neuf heures dix, du lundi au vendredi, il ne faut pas la déranger, elle n'est là pour personne. Sur France Inter elle écoute Ève raconte, son émission fétiche, consacrée à la vie de personnages historiques célèbres, le plus souvent des femmes. En entendant la voix d'Ève Ruggieri,

mon père bat en retraite. Les mains dans l'eau sale de la vaisselle, ma mère embarque pour de multiples voyages. La Scala de Milan avec Maria Callas, Hollywood avec Marilyn Monroe, Broadway avec Sarah Bernhardt, Nohant avec George Sand, le château de Versailles avec Mme de Montespan... Elle s'identifie à ces femmes combattantes qui ne renoncent jamais. Deux Catherine la marquent le plus, par leur puissance alliée à leur cruauté : Catherine II de Russie et Catherine de Médicis. Ève s'invite dans notre quotidien et devient une amie proche. *Elle porte bien son prénom, à rendre justice aux femmes.* Suzanne lui est reconnaissante. *C'est beau d'apprendre.*

OceanofPDF.com

Ma mère a des rêves de confort pour sa maison. Certes, elle travaille pour nous faire vivre et offrir à son mari ce qu'il désire – un bateau, des skis, des skis nautiques, un vélo de course, un piano, une chaîne hifi, une collection de vinyles. *Je me fais le salaire d'un ingénieur*, dit-elle. Mais désormais, elle a l'intention de se faire plaisir. Elle s'offre au Port Royal une chambre à *la Marie-Antoinette*. Le lit capitonné est assorti à un fauteuil tapissé, le tissu ayant pour motif un jeune homme jouant de la flûte à son petit chien. Mon père devient fou. Le style royal ne lui va pas du tout. Nulle envie d'imiter Louis XVI. Il hurle *T'es une bourgeoise. Tu as des envies de petite-bourgeoise. Et maintenant il faut à madame une chambre de princesse. Tu as trop écouté Ève Ruggieri, ma pauvre. Tu devrais avoir honte.*

Quand les cris dépassent ce que je peux supporter, je m'isole dans ma chambre. Debout je tire de toutes mes forces sur mes cheveux hideux. Je les attrape par poignées. La douleur m'anesthésie. Je ne pleure pas, je gémis impuissante à calmer la rage qui déferle autour de moi. Que quelqu'un vienne, m'emmène loin d'ici, m'aide à m'enfuir de la maison, à me sauver de la rue.

Il n'est plus capable de travailler. Les licenciements se succèdent. Au lycée Saint-Joseph du Loncel, où il occupe un emploi de surveillant, son responsable lui écrit :

Monsieur,

Depuis la rentrée de septembre 1980, j'ai assisté, perplexe, à vos déboires avec les élèves. De plus, les professeurs d'histoire et de philosophie se plaignent de vos recommandations sur le contenu pédagogique de leurs cours. Distribuer, en guise de punition, la copie de textes philosophiques ne fait pas de vous un philosophe.

Aujourd'hui, ma charge m'oblige à vous dire franchement que vous ne possédez pas les qualités nécessaires à la fonction d'éducateur. Il vous manque l'équilibre psychologique, la sérénité et ce contact indispensable à une autorité efficace et épanouissante.

Ne voyant pas d'avenir pour vous dans l'éducation, je dois mettre fin au contrat signé entre vous et Mme la Directrice.

Je vous demande de quitter l'établissement, au plus tard, le 4 mars 1981.

Il pensait que les professeurs se trompaient sur le contenu de leurs cours. Il pensait pouvoir leur faire la leçon. Il pensait rétablir la vérité dans les enseignements d'histoire et de philosophie. Il pensait que les professeurs se mobiliseraient contre son départ. Il pensait qu'ils formeraient une haie d'honneur, décidés à se battre pour sa réintégration dans le lycée. Pas un seul ne se manifeste. Par ici la sortie. Bon débarras.

Tu respirez mal, Suzanne. Elle cherche loin sa respiration, prête à étouffer. En élève attentive au maître, lui jetant des petits coups d'œil de côté, elle suit les mouvements qu'il lui enseigne. Sa bouche forme un rond pour se préparer aux exercices. Elle doit apprendre à relâcher les épaules, à assouplir la nuque, à détendre les bras. *Respire par le ventre, Suzanne.* Il lui fait dresser le buste à l'inspiration, et le plier à l'expiration, les jambes

légèrement écartées. *Regarde, Suzanne, comme il faut respirer.* Et il montre de quelle manière lui il sait bien respirer.

Tu laves mal la vaisselle, Suzanne. Triste ritournelle du matin, du midi et du soir. Comme sur le *Monplaisir*, la souillure de la mousse l'obsède. Il tourne autour de l'évier *Non ! Non ! tu mets trop de produit ! tu cherches à m'empoisonner !* Avant de passer à table, il inspecte son couteau et sa fourchette. La plupart du temps il leur trouve un défaut. *Non ! Non ! tu rinces mal les couverts ! tu laisses des traces !* Nous l'attendons toutes les quatre devant nos assiettes qui refroidissent, le temps qu'il les rince et les sèche. Il s'assoit enfin et se calme à la première bouchée. Le repas peut commencer.

Tu laves mal le linge, Suzanne. Il surveille qu'elle ne déroge pas à cette règle : aucun vêtement propre ne doit entrer en contact avec un vêtement sale. Le vêtement propre doit être posé sur une surface elle-même nettoyée. Après avoir touché un habit sale, il se lave les mains. S'il le porte à la pаниère, il se lave les mains. À la sortie des chambres, les draps sales posés au sol le révulsent. Il n'y touche pas, ma mère ramassera. En vacances, inutile de trier le linge propre du linge sale. Puisqu'au retour, tout devra être passé en machine.

Le soir, je regarde ma mère rédiger des lettres de motivation, écrites de sa main et que mon père se contente de signer. Elle sollicite pour lui un emploi de gardien de nuit ou de pion, des petits boulots mal payés dans des établissements qui voudraient bien de lui. *C'est un gâchis parce qu'il est intelligent ton père.* Sur la table de la cuisine, elle me montre comment composer un courrier. Il faut débiter par « J'ai l'honneur de », poursuivre dans le paragraphe suivant par « En effet », avant de terminer par « Je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus respectueux ».

Elle relance par téléphone les employeurs auxquels elle a écrit. Et prend sa voix la plus aimable afin d'obtenir pour son mari un entretien. Je suis dans mon lit, à lire sous mes couvertures. Parfois je l'entends remercier de sa gentillesse un interlocuteur, l'espoir se devine sur son visage.

J'ai beau chercher, seule une fée serait capable de nous sortir de là. Je dois agir, créer un personnage doté de pouvoirs surnaturels, et placer mon père sous sa protection. Elle exaucerait nos vœux, mieux que l'écriture des lettres. La créature guiderait mon père vers l'accomplissement d'un rêve devenu de plus en plus inaccessible – retrouver un emploi.

Ma mère m'encourage et veut croire elle aussi à mon histoire de fée. La veille d'un rendez-vous, avant de m'endormir, je me concentre et répète cette phrase « La fée, faites que mon père soit choisi demain. » Si ma prière réussit, le calme reviendra dans la maison. Si elle échoue, les cris continueront, chaque jour avec plus de violence. Mes parents seront malheureux, mes sœurs aussi. Notre avenir dépend de la sincérité de ma prière.

Les samedis soir, nous ne faisons rien d'autre, lui et moi, que d'attendre le retour de ma mère. Le croque-monsieur est la seule recette que mon père connaisse. Nous étalons sur la table le paquet de biscottes, le jambon de chez le charcutier, le beurre et le fromage. En gestes lents il tartine les biscottes, plie le jambon et coupe l'emmental en tranches. Il est présent sans l'être réellement, tel un fantôme dont je serais devenue l'amie, une amie habituée à la texture de ses silences. Les biscottes durcissent à la cuisson, mais j'aime ce plat de fin de semaine qui a un petit air de fête. Nous plaçons un à un les croque-monsieur sur la plaque. Ma mère n'aura plus qu'à chauffer le four en rentrant du travail.

Le reste de la semaine, libre de ses journées, alors que Suzanne est au magasin, il prend l'habitude de promener Bobi avec une voisine habitant près de la clairière. Accompagnée de son chien, elle vient le chercher au portail de la maison. La plainte les réunit, lui incompris de la société et de sa propre famille, elle délaissée par son mari. La musique les réunit. Il la fait entrer et l'assoit sur le fauteuil. Elle pose négligemment la laisse du chien sur la table du salon. Elle ne daigne pas mettre les patins.

Sur le buffet breton trône la photographie de nous trois, Fanny en communicante, Véra et moi en baptisées, un pendentif en or à notre cou. Les sculptures en ébène rapportées du Sénégal, bustes de l'homme et de la

femme, troublante par ses seins dénudés, ont leur place assignée sur les napperons. Dans le buffet vitré, les poupées russes côtoient les verres en cristal et les couteaux en bois disposés en éventail. La nappe claire recouvre le Bulgomme de la table. L'univers de ma mère, son musée. Sa fierté d'avoir réussi à créer un intérieur bourgeois, l'étrangère la piétine sous mes yeux.

Qu'elle parte, qu'elle retourne dans sa maison. Sa présence me donne envie de crier, mais les portes se referment sur leurs échanges intellectuels. Le soir je rapporte tout à ma mère – elle en est révoltée. *Madame s'ennuie ? Madame se lamente ? Il faut vraiment n'avoir rien d'autre à faire pour se promener avec Jany. Et venir chez moi en plus. Ton père voudrait que je m'assoie près de lui main dans la main à écouter du Beethoven, mais qui ramènerait l'argent ? Cette bonne femme se plaint de son mari, pourtant il a une sacrée place chez Usinor, j'en voudrais bien d'un époux comme lui. Toujours les mêmes à pleurnicher sur leur sort. Je t'en ficherais ! J'aimerais voir sa réaction si j'entrais chez elle quand madame est de sortie. Dans la vie, c'est triste à dire, mais il n'y a de chance que pour les garces.*

Il crie *Où tu as mis ma carte de visite ?* Ma mère s'agenouille, cherchant dans le tiroir du buffet. Elle si ordonnée, à chaque chose une place, cette carte lui échappe. Elle est pourtant certaine de l'avoir rangée là. Il vocifère *Tu l'as jetée ?* À terre, elle sort les affaires une à une. *Je garde exprès ma carte de directeur commercial et toi tu la perds. Je te préviens tu me la retrouves. Sans arrêt tu touches à mes affaires. Tu n'en fais qu'à ta tête dans cette maison !* Il tape du pied comme un petit garçon hystérique. *Non ! Non ! Tu l'as jetée !* Enfin elle lui tend le bout de papier. Directeur commercial, c'est nouveau. Cela n'a pas duré longtemps à mon avis. Il a dû se vanter, mais à présent il lui faut en apporter la preuve, peut-être bien à la voisine.

Après le surgissement de la colère, Suzanne a le visage triste. Elle aurait voulu vivre une autre vie, épouser un ingénieur qui lui aurait fait trois beaux garçons. Elle n'aurait pas eu à travailler. Son mari et ses fils auraient réuni les qualités de son père mort : la droiture, le courage, l'ambition. Elle aurait été la gardienne du foyer respectable d'une femme d'ingénieur. Elle les aurait eues, ses chambres mansardées pour les enfants. L'été, au lieu de naviguer sur le *Monplaisir*, elle serait partie en caravane sur la terre ferme. Combien de fois elle a entendu Jany se moquer d'elle *Il te faut une petite caravane avec de petites fenêtres et de petits rideaux*. À l'arrivée au camping, son mari aurait monté tranquillement, calmement l'auvent de la caravane avec leurs fils. Ils en auraient attrapé des coups de soleil pour bien débiter les vacances.

La vie est mal faite quand il faut endurer le bonheur de la voisine. Derrière la clôture, cette femme d'ingénieur mal attifée, mal coiffée, paresseuse comme pas une, souillon dans sa maison. Et pourtant dorlotée par son mari. Chaque jour au moment de partir au bureau, le voisin laisse tourner le moteur de la voiture, le temps de dire au revoir à son épouse, pour quelques malheureuses heures de séparation. Le moteur fait un bruit amer.

À partir de quel événement sa vie a-t-elle pris un mauvais chemin ? Comment savoir quand les choses tournent mal ? Est-ce la noyade de son

père à l'été 1945, lorsqu'elle avait douze ans ? Le corps inerte remonté sur la rive, le télégramme envoyé à la famille « Georges décédé accidentellement. » Elle les revoit encore heureux, le matin du drame, lorsque Georges portait le petit frère sur ses épaules et sautillait. Il était tellement ravi d'avoir enfin un garçon. Avoir perdu son père, c'était comme avoir tout perdu.

Est-ce la rencontre de sa mère avec son beau-père, jeune et inconstant, porté sur l'alcool ? Il avait amené la désolation dans ce qui leur restait de famille. Il avait commencé par s'imposer chez eux dans la maison de Conflans, ce qui ne l'empêchait pas de s'amuser en fin de semaine à Paris. Il ne rentrait que le lendemain matin, en apportant des oranges pour se faire pardonner. Ensuite, il avait vendu des titres que Georges avait mis des années à économiser. L'argent avait filé entre ses doigts, en bringues sur la capitale dans de beaux costumes. La haine de Suzanne envers le beau-père prit sa source dès les premiers jours, et ne la quitta jamais.

À cause de lui, il avait fallu emménager dans un appartement à Montrouge. Suzanne était tombée malade des poumons et, pendant plusieurs mois, elle avait été soignée dans un sanatorium à la montagne. Dans les lettres adressées à sa mère, elle la suppliait de ne pas épouser cet homme. Elle la priait de ne pas faire cette bêtise. En vain, car au retour du sanatorium, elle avait reçu un choc. Ils avaient profité de son absence pour se marier. Suzanne l'avait vécu comme une trahison.

Le mariage n'avait rien arrangé, le beau-père buvait de plus en plus. Les fins de semaine étaient réglées comme du papier à musique – le vendredi soir, dans la nuit ou le samedi matin, il rentrait saoul. Parfois, la mère de Suzanne arrivait à récupérer quelques billets froissés de sa poche, quand il en restait. Lorsque la cuite était sévère, le beau-père manquait le travail le lundi matin. Une fois on passait, deux fois on tolérait, trois fois on le virait. Combien de soirs Suzanne était-elle allée le chercher au bistrot à l'angle de la rue. Combien de nuits avait-elle demandé de l'aide aux policiers. Le

poste se situait en face, il lui suffisait de traverser l'avenue de la République. Pour les courses, elle était obligée de payer à crédit chez l'épicière d'à côté. Elle allait régler les dettes tous les quinze du mois. Elle avait vu sa mère tenter de divorcer plusieurs fois. Mais le beau-père l'appelait du trottoir d'en bas et menaçait de se suicider en lui montrant des médicaments. Sa mère cédait au chantage et le laissait remonter à l'appartement.

Le beau-père avait ruiné leur famille, non pas qu'elle fût riche de patrimoine, mais elle fut riche des ambitions de Georges. Dans ses projections, sa fille aînée Suzanne deviendrait institutrice, sa cadette assistante sociale et son fils médecin. Il travaillerait dur pour leur offrir des études. Lui-même avait réussi un concours d'État, classé à la troisième place sur la liste des admis. Il lui semblait naturel que ses enfants réussissent à leur tour.

Décidé à leur transmettre son instruction, Georges s'était impliqué dans la scolarité de ses enfants, sans distinction qu'ils soient fille ou garçon. Il apprenait à Suzanne à compter en disposant des marrons sur la table de la cuisine, il en ajoutait ou en retirait, et elle devait trouver le chiffre correspondant. Il devenait rouge de colère quand elle donnait de mauvaises réponses. Mais ces exercices restaient de merveilleux souvenirs, tant elle aimait son père. Suzanne apprenait avec ferveur les récitations, qu'elle clamait avec éloquence. Elle rédigeait des fiches de lecture, écrivant le titre, le nom de l'auteur, le résumé et son avis sur le livre. Elle rangeait ensuite les fiches par ordre alphabétique dans un dossier, conservé dans le tiroir de son bureau, en future maîtresse d'école organisée.

La mort de Georges avait balayé les fiches et les rêves. Malgré les dispositions qui étaient les siennes, et son goût d'apprendre, Suzanne n'avait pas suivi les cours de l'École normale des institutrices, mais ceux de

l'école Pigier des sténodactylos. Pour un avenir professionnel bien différent. Ce déclassement, elle ne le pardonnait pas.

Et puis il y eut cette nuit sordide. Celle de la naissance de leur demi-frère. Leur mère était à la maternité. Suzanne dormait avec sa petite sœur dans la chambre qu'elles se partageaient. Elle avait seize ans et sa sœur treize. Elles ont été réveillées par des voix d'hommes dans l'appartement. Les voix se rapprochaient. Elles se sont précipitées sur le verrou de la porte pour s'enfermer. Le beau-père tambourinait pour qu'elles lui ouvrent. Ivre, il est passé par la fenêtre de la cuisine afin d'atteindre le volet et pénétrer dans leur chambre. L'appartement étant situé au deuxième étage, il se tenait à plusieurs mètres au-dessus du vide. Elles ont eu très peur. Pour qu'il ne chute pas, elles lui ont ouvert la fenêtre, puis l'ont poussé de toutes leurs forces dans le couloir où attendaient les hommes, avant de s'enfermer de nouveau. Si elles n'avaient pas été deux cette nuit-là, conscientes du danger, à décider des bons gestes, elles savaient bien ce qui aurait pu arriver. Au retour de leur mère, sans se concerter, les adolescentes avaient gardé le silence, accueillant le bébé du mieux qu'elles pouvaient.

À partir de quel événement sa vie a-t-elle pris un mauvais chemin ? Est-ce le jour où Jany lui a donné une gifle dans l'appartement de Montrouge, alors qu'elle était jeune mariée ? Il était trop tard pour elle. Suzanne l'avait rencontré lors d'un bal. Il était plus malheureux qu'elle, sans famille, seul dans sa chambre d'hôtel. Jusqu'à la mort de Georges, elle avait connu la chaleur d'un foyer, entourée de parents aimants. Lui non. Elle avait eu envie de le rendre heureux et de lui offrir une vie meilleure. Elle s'en sentait l'énergie.

Au début de leur relation, il y eut un revirement. Un dimanche, lors d'une promenade en forêt, ils s'assirent dans les hautes herbes. Jany lui

annonça son projet de quitter Paris pour travailler dans le Sud, de là il prendrait un bateau pour faire le tour du monde, qui sait. Ils ne pourraient plus se fréquenter à cause de la distance. Aussi, elle était trop bien pour lui. Elle méritait mieux. Il ne ferait pas son bonheur. Elle devait attendre de rencontrer un homme stable, instruit, ce qu'il n'était pas. Elle s'était à ce moment-là accrochée à lui, l'avait dissuadé avec force. Elle ne se voyait pas traverser la vie au bras d'un autre. Elle l'aimait follement.

Elle aurait dû le laisser partir, par sa faute il était resté. Son désir de descendre vers la mer était sincère, profond, elle aurait dû l'entendre. Si elle avait réfléchi, si seulement elle avait pris le temps de réfléchir. En quittant la forêt, il suffisait que leur chemin se sépare. Ce jour-là, elle l'admettait, elle avait manqué de discernement.

Son père vivant, Suzanne n'aurait pas épousé *un petit ouvrier*. Georges lui aurait construit un bel avenir, la mettant en garde *Laisse-le s'éloigner, il n'est pas fait pour toi. Les gens malheureux répandent le malheur autour d'eux, tôt ou tard*. Cet avertissement se serait révélé juste. À partir de quarante ans, Jany avait changé, en effet il l'avait rendue malheureuse. Elle l'avait vu basculer dans un autre état – la maison était finie d'être aménagée, les filles étaient nées. Il avait mobilisé ses forces pour atteindre ce but. L'étape suivante était de réussir sa vie professionnelle et de s'élever. Il s'était mis en tête de ne plus être un ouvrier. Pour cela il avait pris des cours du soir, espérant devenir dessinateur industriel. Au lieu de s'y opposer, elle l'avait encouragé, certaine qu'il réussirait. Au final il avait échoué. Il aurait suffi qu'elle dise non, ton projet est trop risqué, garde ta place. Par cette erreur, elle estimait lui avoir fait son tort.

Si on lui avait dit que le jeune homme malingre et bégayant, qu'elle accueillait dans sa famille tant il était isolé, dont le visage criblé de boutons lui faisait honte devant sa collègue, que celui-là même la mépriserait un jour, elle ne l'aurait pas cru. Certes, Jany lisait à cette époque, essentiellement des livres sur la Seconde Guerre mondiale, et il écoutait des

émissions de radio. Mais sa soif de culture était montée crescendo, jusqu'à devenir chez lui une obsession, les séparant peu à peu. Leurs rôles se sont inversés au fil du temps : c'est elle maintenant qui n'est pas assez bien pour lui. Il se donne des airs de grand philosophe, pourtant il compte sur elle pour tout, à commencer pour l'argent. Il faut reconnaître qu'elle l'a trop gâté. Il voulait un bateau ? Elle finançait. Il voulait partir au ski ? Elle finançait. Il voulait un piano pour Véra ? Elle finançait.

Ses élans généreux se sont retournés contre elle. Suzanne n'oublie pas la statuette en bois que Jany lui avait lancé de la salle à manger. Elle avait demandé de l'aide avant l'arrivée de la famille à la Pentecôte. Au moins était-elle avertie de ne jamais recommencer. Elle n'oublie pas le coup de pied dans la jambe reçu en pleine nuit. Elle dormait profondément et n'avait pas entendu les pleurs du bébé. Elle n'oublie pas le bras saisi, tordu, son corps ployant sous la douleur. Elle l'avait contredit à un moment où il ne valait mieux pas. Que Jany descende au jardin lui cueillir une rose en signe de paix ne l'émeut guère. Mais il est son mari, et ses filles ont quand même une jolie chambre, même si elle n'est pas mansardée.

Bobi meurt, mon père s'effondre. En Bobi il perd un compagnon de vie à l'amour inconditionnel, présent à ses côtés, le suivant à chaque pas. En pleurs, il creuse un trou sous les rosiers. Il enveloppe son chien d'un drap blanc avant de le déposer en terre. Les jours se succèdent à travers les larmes. Puis, dans un accès de souffrance, il saisit la bêche. Il creuse jusqu'à apercevoir le blanc du drap. Une dernière fois, il tient Bobi dans ses bras pour une longue étreinte. Il lui parle doucement et lui promet de le retrouver bientôt. Il finit par le reposer dans son linceul. Bêche après bêche, il accepte de le quitter.

Il s'apaise en ajoutant une photo de son chien dans l'album de famille. Il colle sur le papier noir les quatre coins, pour y placer une photo de Bobi assis en haut d'un monticule. Il porte fièrement son collier rouge devant l'objectif. Mon père écrit « Mon grand ami Bobi ».

Suzanne s'est crue débarrassée des gamelles et du riz à cuire tous les trois jours. La casserole prenait de la place dans le frigo, comme la boîte pour chien qui dégageait une odeur fétide. Elle s'était astreinte à nourrir l'animal sans plaisir, avec pour seul bénéfice à ses efforts les poils drus qui salissaient son sol. Mais mon père envisage déjà de remplacer Bobi, et, après le drame sous les rosiers, elle se dit qu'il en a visiblement besoin. Il veut un bâtard comme Bobi, un chien qu'il recueillerait à la SPA, un animal malheureux dont il se sentirait proche. Il le trouve en Sultane, dont

l'attitude craintive nous laisse deviner qu'elle a été maltraitée. Il reproduit avec « ma Fiffille » les mêmes rituels qu'avec Bobi. Il avait donné à Fanny ce surnom affectueux, à présent attribué à la chienne. Douleur de ma sœur d'être ainsi débaptisée. Pour ses premières vacances, Sultane embarque sur le *Monplaisir*. Il photographie sa femme et sa chienne sur le toit du bateau. Ma mère est allongée sur le ventre, nous distinguons son visage et ses épaules derrière les épingles du fil à linge. Nous sommes loin de la splendeur des photographies en noir et blanc de Suzanne à seize ans, dans les premières pages de l'album de famille. Mon père écrit « Toutes les deux, nous regardons les côtes de la Méditerranée. » Une seconde photographie montre mon père portant sa chienne, Fanny et moi en arrière-plan. Il écrit « Mon amie Sultane, amie incomparable. »

OceanofPDF.com

Décembre 1981, nous venons de fêter Noël à la maison. Au moment où la famille s'apprête à partir, maman pleure dans l'embrasement de la porte, entre la cuisine en chantier et le couloir recouvert de cadeaux. Elle dit qu'elle est triste de leur départ, qu'avec Jany cela ne va pas. Mémé, sa sœur et ses frères sont surpris. Mon père s'est déguisé la nuit du réveillon en Papou avec sa jupette à franges, et a entraîné à la danse toute sa belle-famille.

Ils l'écoutent et la consolent en l'entourant. J'ai tant de peine pour elle. Non, avec Jany cela ne va pas.

Mes sœurs aussi l'entourent, tandis qu'elle remue les casseroles sur la gazinière. Entre pleurs et gémissements, elle s' imagine prendre un amant. *Au magasin, il y a un client qui vient exprès de Senlis pour me voir, il m'achète tous ses meubles. Il espère que je deviendrai sa maîtresse. Je l'appellerai et lui dirai oui.* Fanny l'arrête *Tais-toi, tu n'as pas le droit de parler de ces choses devant la petite sœur. Elle est trop jeune pour entendre. Reprends-toi.*

Jany nous revient abîmé de ses heures d'écoute du *Requiem* de Mozart, du *Vaisseau fantôme* de Wagner, de *La Danse macabre* de Camille Saint-Saëns. À travers les vitres couvertes de buée, il ne distingue plus le monde du dehors. Il flotte en apesanteur, à peine retenu par les patins, âme errante d'une rive à l'autre du *Lac des cygnes*. Décomposé par les mortes-vivantes

qui l'entourent. Ma mère la main dans la carcasse d'une volaille, moi rembobinant les chansons de Jean-Luc Lahaye sur mon appareil à cassette. Peine perdue, à quoi bon lutter davantage. Il faut oublier les aspirations de jadis, et se recoucher avec *La Tempête* de Tchaïkovski, *La Damnation de Faust* de Berlioz et *La Marche funèbre* de Chopin.

Il ne prend plus ses repas avec nous à table. Plus que jamais le canapé lui sert de QG. Il se nourrit de sandwiches beurre-gruyère, devenus son repas préféré, même s'il se persuade qu'ils lui donnent des maux de tête. Il se traîne dans la cuisine pour avaler des parts de gâteau au yaourt, que sa femme s'oblige à lui préparer.

Il ne se lave plus. Il porte des vêtements sales. Il n'a plus l'énergie de les changer.

Il écoute en boucle la chanson de Léo Ferré où les chagrins *se sont perdus, comme à Ostende et comme partout, quand sur la ville tombe la pluie, et qu'on se demande si c'est utile, et puis surtout si ça vaut le coup, si ça vaut le coup de vivre sa vie.*

Il se plaint de douleurs aux jambes. Il ne pourrait plus se promener en vacances au même rythme que nous. Marcher lentement lui fait mal. *Il faudrait que je marche plus vite.*

Il souffre de fourmillements dans le bras et dans la main gauche.

Il accuse l'humidité de l'Oise de lui donner de l'arthrose. J'envie les filles dont les parents font jeunes. J'ai un vieux papa de cinquante ans.

Il rince la vaisselle avant de l'utiliser.

Le bruit lui est devenu insupportable. Il n'en peut plus des adolescents à mobylette qui l'après-midi font le tour du pâté de maisons, rien que pour l'énervier.

Il lit à peine, à cause d'un œil. *Il saute*, dit-il.

Il met un mouchoir sur son œil, retenu par les lunettes, pour regarder la télévision. Benny Hill est le seul à le sortir de sa torpeur le dimanche à vingt heures.

Il harcèle Fanny au téléphone. Sa voix est agressive, flux de paroles délirantes. Il la traite de morte-vivante, de radis creux. Elle dit de temps en temps *Oui, oui*, puis repose le combiné et vaque à ses occupations dans son appartement baigné de soleil.

Combattre ma mère lui permet de tenir debout, d'être un homme, de compter encore parmi les vivants. Les mots qu'il lui jette se font plus violents. *Si je te coupais en tranches, je ne trouverais pas un gramme d'humanité.* Quand elle pousse la lourde porte d'entrée, le soir au retour du Port Royal, il lui lance sans un bonsoir *T'as fait combien ?* Il la meurtrit en abîmant l'image de son père. *Pendant la guerre, ton cher papa a profité de son poste au ministère pour vous nourrir sur le dos des autres. Vous êtes pareils. Des profiteurs du système.*

Une double porte vitrée, opaque et épaisse, sépare la salle à manger du couloir. En fin de matinée, mon père a l'habitude d'attirer sa femme dans une dispute. Chacun a sa place définie dans la cuisine, ma mère assise, captive le temps de préparer le repas, mon père debout. Un jour, je ne peux plus entendre les cris, je tape du poing à travers la vitre. Elle vole en mille éclats brillants.

Mes parents se précipitent. Je les vois malheureux, infiniment tristes de la scène. *Allez, on arrête*, dit ma mère. Nous nous tenons tous les trois sur le tapis de verre brisé, liés par la honte. Je relâche la tension et réussis à pleurer. Quelques jours plus tard, sans un reproche ils font changer la vitre.

Elle insiste pour qu'il voie un psychiatre. Il refuse, c'est elle la malade, c'est elle qui doit se faire soigner. Pas une parole, pas un médicament pour

le soulager. Sur le balcon, il crie *Le premier qui passe, je lui dis que tu veux me faire interner.*

Elle lui propose de prendre son bateau, sa chienne, et de partir vivre sur la Côte d’Azur.

— Je t’enverrai l’argent du mois, tu ne manqueras de rien. Ici il ne fait jamais beau. Tu verras, le soleil soignera ton arthrose.

— Non, je ne peux pas.

— Pourquoi ? Qu’est-ce qui t’en empêche ? Tu te plains de ne pas descendre vers la mer plus souvent.

— Qui ferait à manger à Sultane ?

— Toi !

— Non, je ne peux pas.

Sur le canapé, assise seule près de lui, je cherche les mots capables de le convaincre de s’en aller vers le Sud. J’ai l’espoir démesuré qu’il s’éloigne. Il est un problème pour lequel je n’ai pas de solution. Si seulement je réussissais par des mots habiles à le sortir de la maison, sans qu’il devine mon intention. Il ne se doute de rien, comment pourrait-il imaginer que je rêve de me débarrasser de lui. Que sa présence me fait mal et me laisse impuissante. Il semble partager mes images de crique et de mer transparente.

— Non, je ne peux pas, dit-il tout bas.

De mon lit, j’entends les conversations téléphoniques. Ma mère épelle les lettres du nom d’un client. Elle s’apprête à lui rendre visite pour des conseils en ameublement. Je remarque que le nom de famille se retrouve dans le nom de la rue. Braché, rue Brachebet. Elle aussi s’étonne de cette ressemblance. Quelques soirs plus tard, à vingt et une heures passées, la 2 CV bleue n’est toujours pas arrivée. Nous nous inquiétons, elle si

régulière, si sérieuse. Mon père s'en remet à moi, alors me revient le nom du client. Je me saisis du bottin dans le tiroir du bureau, je cherche à Senlis. J'ai un mauvais pressentiment de ma mère seule avec un inconnu, m'abandonnant à mon père. Vite je trouve la ligne « Braché Robert, rue Brachebet ». Je compose le numéro, un homme répond. *Bonjour, je suis la fille de Mme B., est-elle chez vous ?* La voix en retour est aimable, presque joyeuse. *Oui, elle allait justement partir.* Je rassure mon père. Nous l'attendons. Suzanne rentre le sourire aux lèvres.

La maison est close sur nos secrets. Au collège je ne laisse rien paraître. Dans le bus qui nous emmène le matin, Gabrielle s'assoit près de la vitre, moi près du couloir. Elle me raconte les détails de son week-end. Je regarde le visage familier, les yeux en amande, les paupières tombantes, les longs cils. La bouche s'ouvre, se ferme, s'ouvre, se ferme. Gabrielle s'inquiète, rit ou se moque. Je l'interroge sur ses histoires de cœur et de famille. Comment fait-elle pour parler autant ? Je me tais et l'écoute.

Le collège n'affaiblit pas la puissance de Gabrielle. Elle est bien dans sa peau, même avec les garçons. Elle ne cherche pas à les séduire ou à minauder, ne s'embarrasse pas de coquetterie. Elle entre directement en lien avec eux, leur parle droit dans les yeux. Gabrielle est leur bonne copine. Ils n'oseraient pas la traiter de grosse, comme ils le font avec les deux filles de la classe qui ont le plus de poitrine. Ils tournent autour d'elles en répétant *la grosse, la grosse*, obsédés par leurs seins. Gabrielle non, elle leur impose le respect.

Dans notre bande de filles, nous formons elle et moi un duo de meneuses. Je défends ma place à ses côtés. Il y a des jours où cette place m'est facile. Je me sens légère, drôle, conquérante. Gabrielle m'aime ainsi. L'énergie nous lie et entraîne le groupe. Mais il y a des jours où ce n'est même pas la peine. Une matière poisseuse m'enveloppe et m'éloigne des autres. Les heures me pèsent. Je donne le change à Gabrielle, près d'elle je

m'applique à faire semblant. Le soir à la sortie du bus, enfin seule je souffle. Je me sens désorientée par cette sensation nouvelle en moi. Arrivée à la maison, je me lave longuement les mains. J'attends la tombée de la nuit. J'espère qu'elle me libérera de la substance visqueuse.

Je redoute les cours de mathématiques. Le professeur marche de long en large sur l'estrade, sa pipe éteinte à la bouche, le cou rentré dans les épaules, mécontent d'être là face à nous. À mesure que l'heure passe, une crème blanche répugnante se forme au coin de ses lèvres. Gabrielle le surnomme *Petit Suisse*. Pas de chance, on s'est placées en début d'année au premier rang, notre bureau est collé à celui du professeur. Derrière nous, deux garçons. Gabrielle ne peut pas deviner ce qui me tourmente – mon entrejambe dégage une mauvaise odeur. Je suis certaine que les deux l'ont sentie. Je serre les cuisses l'une contre l'autre. Quand je relâche un peu, je crois que c'est à ce moment-là qu'ils se mettent à rire, à parler tout bas.

J'ai deux jeans mais un seul me va. Soir après soir, je le lave au savon, uniquement au niveau du slip. Je le rince sous le robinet, grattant de mes ongles le tissu afin de retirer les traces de savon. Je l'étends sur une chaise pour la nuit. Problème, les plis épais à la jointure empêchent un séchage complet. Le lendemain matin, la zone reste humide et nauséabonde. Je porte quand même mon pantalon. Semaine après semaine, les garçons continuent de ricaner dans mon dos. Ne rien dire à Gabrielle de mes angoisses.

Après le collège, je grimpe la côte du plateau de Creil vers l'appartement de Fanny. Seule chez elle, j'ai pris l'habitude de fouiller dans son journal intime, à la recherche de réponses.

Le 9 mai 1982, Fanny note à mon propos : « Hélène est restée ici jusqu'au lundi. Il est préférable qu'elle ne reste pas seule avec Papa. Ce sera ainsi maintenant les dimanches. »

Le 15 mai : « Le midi la famille vient à mon appartement. Avec Papa c'est fini, je ne le vois plus. Cela a été dur au début mais il vaut mieux ainsi. »

Le 22 mai, je m'adonne à mon activité favorite. J'écris la rédaction que le professeur de français nous demande chaque mois. Je trouve mieux l'inspiration dans mon lit, les jambes allongées, le dos calé contre mon oreiller. J'aime mon dessus-de-lit imprimé de fleurs roses sur fond blanc. J'ai tiré les rideaux et ouvert la fenêtre. Les doubles-rideaux vieux rose encadrent ma vue sur le verger et sa rangée d'arbres fruitiers en espalier. Mais j'ai beau me concentrer sur les arbres, épouser la meilleure position, je sèche. L'exercice consiste à intégrer à la rédaction un paragraphe imposé. En pyjama, je sors du lit les feuilles à la main et rejoins mon père sur son canapé.

Je lui demande de l'aide pour ma rédaction. L'idée lui vient d'un homme à sa sortie de prison, retrouvant le chemin de son foyer. Une fille de

mon âge lui ouvrirait la porte. Le père serait fou d'impatience, inquiet de renouer avec sa famille après plusieurs années de séparation. Je visualise la scène à travers lui, je n'ai plus qu'à l'écrire.

Je saute dans mon lit. Une heure passe dans l'enthousiasme des mots, puis je vais lire la rédaction à ma mère dans la cuisine. Elle l'écoute avec attention, aime ce que j'ai écrit, je peux la mettre au propre.

Je n'ai pas réfléchi. M'attendait-il ? S'était-il imaginé que je viendrais vers lui en premier ? Espérait-il partager avec moi ses conseils d'écriture ?

Il surgit dans ma chambre, emporté par la rage et la détresse. *Je t'aide pour ta rédaction, je t'encourage à écrire, je te donne des idées et c'est encore à ta mère que tu la lis. Tu fais comme tes sœurs ! Toutes les trois vous n'en avez que pour elle ! Vous vous liguez contre moi. Elle a bien plaisir à m'écarter !*

Sujet : Imaginez le début et la fin du texte en italique.

Un homme, qu'une peine de dix ans avait séparé de sa femme et de ses trois filles, rentrait enfin chez lui. Comment était devenue sa femme ? S'était-elle remariée ? Qu'étaient devenues ses enfants ? Pensaient-elles à leur père ? Tant de questions dont il allait bientôt connaître les réponses.

Lorsque les portes de la prison se refermèrent derrière lui, il fut à la fois ébloui par la lumière et heureux. Des portes nouvelles s'ouvraient devant lui, celles de la liberté. Il retrouva son immeuble. Il avait beaucoup changé, comme la rue d'ailleurs, devenue moderne. Il hésita un peu avant de sonner, inspecta sa tenue, se repeigna les cheveux avec les mains puis il se décida – *Il appuya trois fois sur le bouton de la sonnette avant que le concierge déclenchât l'ouverture de la porte, et quand il la referma derrière lui, il tremblait. Il resta dans l'obscurité, craignant un éclairage brutal* – Il monta l'escalier, le cœur serré

d'émotion. Devant la porte de leur appartement, il eut plaisir à entendre les bruits de sa famille. Il sonna, la porte s'ouvrit et une jeune adolescente, sa fille, lui demanda en quoi elle pouvait l'aider. Avant qu'il ait le temps de répondre, une femme, sa femme, arriva et s'arrêta brusquement, ébahie. Un long silence s'installa durant lequel la jeune fille observait avec curiosité ces deux personnes qui semblaient se connaître. Enfin ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, criant de joie. Des années s'étaient écoulées, mais elles n'avaient pas estompé leur sentiment si fort.

Mon professeur de 5^e, dont j'admire la réserve et l'élégance, écrit de sa belle écriture « Ton récit est mené logiquement et avec habileté. Le texte proposé s'intègre parfaitement. Le lecteur s'apitoie sur le sort du héros. Le style correct est riche de constructions variées. Quelques maladresses de présentation. »

J'imagine mon père comme l'homme de la rédaction, revenant un beau matin auprès des siens, oubliant le passé, embrassant sa femme et sa fille adolescente après une longue séparation, leur amour préservé.

Mais il vit reclus. Il ne fréquente plus personne. *Tu connais ton père, il s'est fâché avec ses amis. Il faut toujours qu'il ait raison. Déjà avec nous, si on a le malheur de le contredire à table, il prend son assiette et part manger dans la salle. Alors avec les autres...*

Véra n'a plus le droit de venir chez nous. Elle étudie à Amiens la semaine et passe le week-end chez son copain à Nogent-sur-Oise. Fanny subit bientôt le même sort. Pour continuer de voir ses filles, ma mère leur prépare à manger. Elle place le repas dans des paniers. À Creil, je l'aide à monter les victuailles au quatrième étage sans ascenseur de l'immeuble de Fanny. La cocotte-minute est lourde à transporter. Là, nous sommes toutes les quatre réunies pour partager le repas.

Il sait que nous allons rejoindre les sœurs, devenues avec le temps ses pires ennemies. Je traverse la salle pour lui dire au revoir, l'embrasser, le trahir.

Une nuit, je reste dormir chez Fanny. L'une près de l'autre, lumières éteintes, nous retrouvons la proximité qui était la nôtre dans la cabine du *Monplaisir*. Je n'arrive pas à m'endormir. Je me sens angoissée en pensant à la maison, à ma mère seule avec mon père, à sa merci, sans moi pour veiller sur elle. Je devrais me taire mais je ne peux m'empêcher de demander à Fanny *Tu n'as pas peur que papa tue maman ?* Sous le drap son corps se fige. Elle m'interroge et me laisse parler. Non, elle n'a pas peur que papa tue maman, mais peut-être n'a-t-elle pas pris conscience de la situation, ne vivant plus avec nous. Nous chuchotons, même si personne ne peut nous entendre. De sa voix douce et précautionneuse, elle me berce de mots consolants puis *Dors maintenant Hélène. Tu verras, un jour tout finit par s'arranger.* J'échappe à mes tourments par un sommeil profond. Le lendemain, Fanny me dit qu'elle n'a pas réussi à s'endormir après ma question.

Ma sœur partie au travail, je fouille dans son journal. Le 24 mai 1982, elle écrit : « Je suis très contrariée de ne plus voir Papa. Je pense que j'ai tort. Je me souviens du passé et j'estime que nous avons eu de bons moments en famille. Quelques mois de discorde ne peuvent effacer nos années. Maman va certainement divorcer, je le ressens comme un poids. J'ai décidé d'aller le voir. »

Le 1^{er} juin : « Averse comme jamais vu. Suis allée à la maison et j'ai beaucoup discuté avec Papa, pour rien. Je pense qu'il n'est pas équilibré. »

Le 2 juin : « J'ai emmené Hélène à la danse. Il a fait très beau. »

Dimanche 6 juin : « Avec Hélène et Jean-Gilles, promenade aux étangs de Saint-Leu-d'Esserent. Beau temps et journée calme. »

OceanofPDF.com

Lundi 7 juin, mon père qui ne sort plus, part pour la journée dans la famille de sa femme au Mesnil. La soirée se passe sans lui. Je suis allongée dans mon lit, attendant le sommeil. J'ai lu, puis j'ai éteint.

J'entends ses pas dans le couloir. Il entrouvre la porte de ma chambre, me regarde dans l'obscurité. Je ne distingue plus son visage. Je fais semblant de dormir. Nos adieux auront le goût du silence.

Mardi 8 juin, après le collège, je marche vers la bibliothèque de Creil. Je pose mon sac US sur une table de la salle de lecture. Je rapporte mes livres et en emprunte d'autres. À la fermeture de la bibliothèque, je traverse le pont de l'Oise. Le long des quais, les péniches ont amarré pour la nuit. Je remonte le boulevard en direction du magasin. À dix-neuf heures trente, ma mère éteint les lumières des différents étages, ferme derrière elle la porte vitrée.

Je suis la première à apercevoir un rectangle blanc sur le portail de la maison, la première à sortir de la voiture, la première à lire l'écriture penchée et régulière de mon père : « N'entrez pas. Appelez les gendarmes. » Je comprends. Je rapporte à ma mère ce que j'ai lu. La 2 CV prend le virage autour de la maison de la Mère Valrin, longe l'école, l'immeuble d'Adèle, la maison de Gabrielle, la passerelle de l'Oise où mon père m'emmenait voir les bateaux le dimanche. J'observe le visage de ma

mère *Tu peux pleurer maman tu sais*. Sans pleur ni parole, elle me dépose en bas de chez Fanny.

Comme le père de ma rédaction, je monte l'escalier dans le noir. À travers la porte de l'appartement, je reconnais les voix de mes sœurs. J'attends un peu avant de sonner. Fanny et Véra me font entrer dans un espace éblouissant de lumière. Elles me sourient, aussi irréelles que le soleil rouge. Toutes deux me tendent la main et m'envoient vers la liberté.

Mon père s'est donné la mort dans la chambre des sœurs en sa cinquante-deuxième année.

Il a laissé quatre lettres. Une longue lettre adressée à la gendarmerie, où il explique les raisons de son geste en citant les philosophes. Des lettres sont glissées sous les oreillers de ma mère et de mes sœurs. Ma mère reçoit une lettre de gratitude :

À toi qui me liras une dernière fois.

Tu as été généreuse, mon rêve était le bateau, grâce à toi j'ai pu le réaliser. Le *Monplaisir* m'a fait découvrir de beaux paysages, les criques, les canaux, les écluses, la peur. Il a laissé des traces et nos âmes se sont émerveillées.

Les fêtes réunissaient ta famille. La gaieté régnait, nous savions oublier les mauvais moments. Ces réunions engendraient des instants inoubliables.

Rendons grâce et remercions le destin qui nous rassemblait.

À toi qui garderas notre album de famille, sache qu'il représente des étapes de notre vie, des instants où le bonheur était présent. Parfois nous en étions conscients, parfois non, mais il était là car nous étions réunis. Il y eut les fêtes de Noël, de Pentecôte, il y eut aussi la mémorable crémaillère.

Bien souvent les photos représentent les vacances. Nous aimions le soleil, moi la mer, toi la montagne.

Chaque page marque une année nouvelle et une progression de notre vie. Nous devions, c'était un devoir, conserver à jamais pour nous les traces de ce bonheur.

Souviens-toi, le 5 janvier 1952, notre mariage à Montrouge. Après tant de malheurs, le destin ce jour-là a tourné la page. Il m'a uni à toi pour le pire et le meilleur.

Ma route faite avec toi, Suzanne, m'a parfois conduit au sommet de mon idéal, j'ai pu m'épanouir.

Tout ce que j'ai désiré, je l'ai obtenu. Je suis convaincu que tu as été ma chance. Je suis sûr, seul le bonheur ne doit être effacé.

Véra reçoit une lettre de haine, Fanny une lettre de regrets :

Nous aurions pu devenir amis mais la vie en a décidé autrement. Je te confie ta petite sœur. Élève-la et prends soin d'elle tout au long de ton existence.

Le médecin de famille, les gendarmes et les pompiers viennent constater la mort et procèdent à l'enlèvement du corps. Un jeune gendarme vomit dans le jardin. La chambre des sœurs est détruite par le sang et les éclats. Une entreprise vide la pièce de ses meubles, arrache la moquette. Reste le papier peint orange. La chambre nue est désinfectée par un produit dont l'odeur se fera sentir longtemps.

Il refusait la croix sur sa pierre tombale. Il refusait la cérémonie religieuse. Il refusait de partager le caveau avec sa femme. Le premier vœu

est respecté. Je n'assiste pas à son enterrement, il paraît que c'est mieux ainsi. J'attends seule à l'appartement de Creil, où Jean-Gilles finit par venir me chercher. Devant le monument aux morts, je suis prise d'un rire nerveux. *Allez Tiotte, calme-toi.* La famille est réunie autour de la table, j'arrive en milieu de repas. Je m'assois à la droite de ma mère. D'habitude, elle préside face à son mari pour être la plus proche de la cuisine. Mais cette fois, ses frères et sœur prennent le relais. Soudain je l'entends s'exclamer *Mettez le Requiem de Mozart, Jany aimait tellement le Requiem. Mettez le Requiem !* Je la fixe. Sa théâtralité me fait peur, elle sonne faux. Je ne veux pas qu'elle se donne en spectacle, je ne veux pas qu'elle perde le contrôle. Depuis le décès, elle et moi n'exprimons aucune émotion. Je veux qu'elle se tienne et qu'elle cesse, par sa grandiloquence, de me faire honte devant tout le monde.

La veille du suicide, cachant ses intentions, il a fait ses adieux à la famille du Mesnil. Il s'est procuré une arme auprès du cousin. Il a appelé sa belle-mère. Leur affection et leur complicité lui ont permis de se confier. *J'ai perdu Suzanne.* Elle l'a rassuré, c'est un mauvais passage, ils se retrouveront bientôt l'un et l'autre.

Plusieurs jours après la mort, ma mère trouve le livre *Suicide, mode d'emploi : histoire, technique, actualité*, caché derrière des bûches dans le verger. L'ouvrage détaille les différentes méthodes pour mettre fin à ses jours dans le chapitre « Éléments pour un guide du suicide ». Notre médecin de famille brandit un autre livre, celui-ci de philosophie, pris au hasard dans la pile de mon père. *Votre mari est mort à cause des livres. Ses lectures étaient d'un niveau trop élevé pour lui. Il souffrait de ne pas les comprendre.* Je ne suis pas de cet avis. Sans les livres mon père serait mort plus jeune. Je l'ai vu les emprunter avec gourmandise à la bibliothèque de Creil, impatient de les découvrir, ne sachant par lequel commencer. Rarement des romans – sinon des classiques comme *Les Misérables* ou *Sans famille*, souvenir de son enfance – mais plutôt des ouvrages sur la

psychanalyse, l'histoire, les sciences, la politique. Il passait de l'un à l'autre avec un plaisir renouvelé, recopiant des extraits dans un cahier.

OceanofPDF.com

Au village, d'adolescente sage je deviens la fille du suicidé. Les regards sur moi changent. En une nuit je me suis métamorphosée en bête curieuse. Même Mme Verdier m'observe. D'habitude c'est moi. J'esquive. Je passe l'après-midi avec Adèle. Soudain, au moment de nous quitter, à l'instant où je m'y attends le moins, elle dit d'une voix calme *Les gens du village racontent que ton père était un fou*. Je sombre dans ces mots, je n'entends plus la suite. Sans dire au revoir, je remonte la rue vers la maison. Le sol bouge sous mes pieds, mouvant et flasque. Sur le trottoir je chancelle, je me relève et avance pas à pas.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? demande ma mère.

— Rien.

— Où tu étais ?

— Chez Adèle.

Elle que mes histoires indiffèrent d'habitude, sans hésiter elle attrape le téléphone. *Bonjour madame Verdier, vous voulez bien me passer Adèle ?* Elle attend. *Ma fille est rentrée toute blanche de chez toi, pourquoi est-elle dans cet état ? Au cas où tu l'aurais oublié, je te rappelle qu'elle vient de perdre son père*. Au bout du fil, Adèle se tait. Ma mère n'en saura pas plus, ni d'elle ni de moi.

Sultane retourne à la SPA, le *Monplaisir* est vendu, les lettres adressées aux sœurs sont brûlées. L'album de famille est descendu au sous-sol sur les

clayettes de bois, derrière le rideau, à côté des pommes. Il porterait malheur. Il faudrait l'éloigner le plus possible de notre espace de vie. Nous devons reconstruire le présent sans jamais plus évoquer le passé. L'air saturé de crises fait place au silence. Je cherche auprès de ma mère un peu de réconfort. Elle se souvient des propos de Jany. Qu'il choisirait de partir lorsque je n'aurai plus besoin de lui. *Vous vous étiez disputés juste avant sa mort, pour la première fois. Il a senti que sa petite dernière n'avait plus besoin de lui. Il pouvait s'en aller à présent que tu lui échappais.* Maman a raison. La vérité est simple, limpide, évidente. Entre ma rédaction que je ne lui ai pas lue et son décès, il s'est écoulé seulement treize jours. J'accepte ma responsabilité dans le suicide. Je laisse à mon père le pouvoir de m'accuser *Regarde, tu as tout gâché, tu as tout détruit. Tu avais une famille mais il ne t'en restera rien. L'un après l'autre nous te quitterons. Alors prends mon arme, approche-la de ta tempe et finis-toi.*

Je rencontre mon beau-père deux semaines après le suicide. Encore un mardi après la bibliothèque. Suzanne nous emmène, Véra et moi, à Saint-Vaast-lès-Mello où vit sa mère. Robert est grand, le visage chevalin. Son rire m'évoque un hennissement, bouche ouverte sur des dents rectilignes. Je m'assois à la table près de Véra. La nappe cirée luit sous la verrière du plafond. On nous sert un sirop. Robert ne nous adresse pas la parole. Il n'a pas de question à nous poser pour lier connaissance. Ma sœur et moi, nous sommes deux objets posés là. Nous regardons Robert qui regarde sa belle. Pourtant maman m'avait dit qu'il était gentil. Le soir je m'épanche dans mon journal intime. Je lui confie ma déception.

Les dimanches après son travail, Suzanne me laisse pour retrouver Robert à Senlis. Je m'en plains aux sœurs. Je n'aime pas, je ne veux pas, c'est sale. Alors elles m'expliquent ce que je dois comprendre *Quand on aime un homme, il est normal de vouloir dormir près de lui. Toi aussi plus tard tu le voudras.*

Non, elles se trompent, plus tard je ne le voudrai pas. Et d'abord je ne voudrai rien. Parce que de toute façon, personne ne m'aimera jamais. Mais elles font bloc toutes les deux. J'ai douze ans, je me tais, et n'en reparlerai plus.

Ce que j'avais redouté a fini par se produire. La peur que l'un de mes parents vive l'amour en dehors de notre famille. Elle n'est plus la maman

que j'ai étreinte, posant ma tête contre son pull doux. Saisi d'impureté, son corps a disparu, détruit comme l'autre. Les deux sont morts ensemble, décidant de mon abandon.

Les soirs de solitude, allongée sur le canapé, je regarde un film. Je retarde le moment d'éteindre la télévision. Quand ce moment arrive, je passe d'une pièce à l'autre, laissant les portes ouvertes, sauf celle de ma chambre. Je la bloque avec la coiffeuse qui me sert de chevet. Je lis, puis je me relève afin de vérifier que la porte d'entrée est bien fermée. Je tire la coiffeuse, j'ouvre ma porte. La maison est plongée dans l'obscurité. Là, au fond du couloir, j'aperçois une femme pendue au bout d'une corde. Tête baissée, elle n'a pas de visage. Ses longs cheveux bruns se mêlent au drapé noir de sa robe. Ses pieds nus se balancent lentement dans le vide. Je m'approche, la vision disparaît. Il me suffira d'être seule, la nuit, pour que la pendue réapparaisse.

L'autrice remercie Audrey Quintin, Hélène Théaudière, Catherine Tuypens, et Olivier L'Hostis de la librairie L'Esperluète de Chartres, pour leur soutien fidèle et leurs conseils avisés.

OceanofPDF.com



Christian Bourgois éditeur
116 rue du Bac / 75007 Paris

www.bourgoisediteur.fr

© Christian Bourgois éditeur, 2023

© Christian Bourgois éditeur, 2023 pour l'édition numérique

OceanofPDF.com

Le Format epub a été préparé par
[NordCompo](#)
à partir de l'édition papier du même ouvrage
Réalisation : [NordCompo](#)
Impression : Brodard & Taupin à La Flèche (72)
Dépôt légal : Février 2023
N° d'édition : 2585
ISBN : 9782267052367 / Imprimé en France
ISBN ePub : 9782267052374
[OceanofPDF.com](#)

Sommaire

1. [Couverture](#)
2. [Présentation](#)
3. [Titre](#)
4. [Dédicace](#)
5. [Table des matières](#)
6. [Chapitre 1](#)
7. [Chapitre 2](#)
8. [Chapitre 3](#)
9. [Chapitre 4](#)
10. [Chapitre 5](#)
11. [Chapitre 6](#)
12. [Chapitre 7](#)
13. [Chapitre 8](#)
14. [Chapitre 9](#)
15. [Chapitre 10](#)
16. [Chapitre 11](#)
17. [Chapitre 12](#)
18. [Chapitre 13](#)
19. [Chapitre 14](#)
20. [Chapitre 15](#)
21. [Chapitre 16](#)
22. [Chapitre 17](#)
23. [Chapitre 18](#)
24. [Chapitre 19](#)
25. [Chapitre 20](#)
26. [Chapitre 21](#)
27. [Chapitre 22](#)
28. [Chapitre 23](#)

29. [Chapitre 24](#)
30. [Chapitre 25](#)
31. [Chapitre 26](#)
32. [Chapitre 27](#)
33. [Chapitre 28](#)
34. [Chapitre 29](#)
35. [Copyright](#)
36. [Achevé d'imprimer](#)

Pagination de l'édition papier

1. [1](#)
2. [1](#)
3. [11](#)
4. [12](#)
5. [13](#)
6. [14](#)
7. [15](#)
8. [16](#)
9. [17](#)
10. [19](#)
11. [20](#)
12. [21](#)
13. [22](#)
14. [23](#)
15. [24](#)
16. [25](#)
17. [26](#)
18. [27](#)
19. [28](#)
20. [29](#)

21. [30](#)
22. [31](#)
23. [32](#)
24. [33](#)
25. [34](#)
26. [35](#)
27. [36](#)
28. [37](#)
29. [38](#)
30. [39](#)
31. [40](#)
32. [41](#)
33. [42](#)
34. [43](#)
35. [44](#)
36. [45](#)
37. [46](#)
38. [47](#)
39. [48](#)
40. [49](#)
41. [50](#)
42. [51](#)
43. [53](#)
44. [54](#)
45. [55](#)
46. [56](#)
47. [57](#)
48. [58](#)
49. [59](#)
50. [60](#)
51. [61](#)
52. [63](#)

- 53. [64](#)
- 54. [65](#)
- 55. [66](#)
- 56. [67](#)
- 57. [68](#)
- 58. [69](#)
- 59. [70](#)
- 60. [71](#)
- 61. [72](#)
- 62. [73](#)
- 63. [74](#)
- 64. [75](#)
- 65. [76](#)
- 66. [77](#)
- 67. [78](#)
- 68. [79](#)
- 69. [81](#)
- 70. [82](#)
- 71. [83](#)
- 72. [84](#)
- 73. [85](#)
- 74. [86](#)
- 75. [87](#)
- 76. [89](#)
- 77. [90](#)
- 78. [91](#)
- 79. [92](#)
- 80. [93](#)
- 81. [94](#)
- 82. [95](#)
- 83. [96](#)
- 84. [97](#)

- 85. [98](#)
- 86. [99](#)
- 87. [100](#)
- 88. [101](#)
- 89. [102](#)
- 90. [103](#)
- 91. [104](#)
- 92. [105](#)
- 93. [107](#)
- 94. [108](#)
- 95. [109](#)
- 96. [110](#)
- 97. [111](#)
- 98. [113](#)
- 99. [114](#)
- 100. [115](#)
- 101. [116](#)
- 102. [117](#)
- 103. [119](#)
- 104. [120](#)
- 105. [121](#)
- 106. [122](#)
- 107. [123](#)
- 108. [125](#)
- 109. [126](#)
- 110. [127](#)
- 111. [128](#)
- 112. [129](#)
- 113. [130](#)
- 114. [131](#)
- 115. [132](#)
- 116. [133](#)

117. [134](#)
118. [135](#)
119. [136](#)
120. [137](#)
121. [138](#)
122. [139](#)
123. [140](#)
124. [141](#)
125. [142](#)
126. [143](#)
127. [145](#)
128. [146](#)
129. [147](#)
130. [148](#)
131. [149](#)
132. [150](#)
133. [151](#)
134. [152](#)
135. [153](#)
136. [155](#)
137. [156](#)
138. [157](#)
139. [159](#)
140. [160](#)
141. [161](#)
142. [162](#)
143. [163](#)
144. [164](#)
145. [165](#)
146. [166](#)
147. [167](#)
148. [169](#)

- 149. [170](#)
- 150. [171](#)
- 151. [172](#)
- 152. [173](#)
- 153. [174](#)
- 154. [175](#)
- 155. [176](#)
- 156. [177](#)
- 157. [178](#)
- 158. [179](#)
- 159. [180](#)
- 160. [181](#)
- 161. [182](#)
- 162. [183](#)
- 163. [185](#)
- 164. [186](#)
- 165. [187](#)